

1914-1918 : Clairoix (Oise) et ses combattants (A à D)



Henri LESOIN

Association « Art, Histoire et Patrimoine de Clairoix »

Collection « Les notices historiques clairoisiennes »
n° 09 ~ 2015

Sommaire

• <i>Préambule</i>	<i>p. 03</i>
• <i>Un certain été 1914 à Clairoix</i>	<i>p. 05</i>
• <i>La mobilisation générale le 2 août</i>	<i>p. 05</i>
• <i>Liste des noms commençant par A</i>	<i>p. 07</i>
• <i>La réquisition des chevaux</i>	<i>p. 10</i>
• <i>Liste des noms commençant par B</i>	<i>p. 11</i>
• <i>Le 13^{ème} RIT dans la défense de Compiègne et de l'Oise</i>	<i>p. 20</i>
• <i>Liste des noms commençant par C</i>	<i>p. 22</i>
• <i>La main d'œuvre absente</i>	<i>p. 26</i>
• <i>Liste des noms commençant par D</i>	<i>p. 29</i>
• <i>Premier bilan, premiers morts</i>	<i>p. 41</i>
• <i>Une étrange affaire d'espionnage : l'affaire Scholler</i>	<i>p. 42</i>

Illustration de couverture : Charles Arthur Tassin, enfant de Clairoix, tient l'ardoise « 6^{ème} Escouade » lors de son rappel au 94^{ème} Régiment d'Infanterie. De nombreux Clairoisiens furent reversés en 1915 dans ce régiment.

Des trois frères Tassin, un seul surviva au conflit. Ils habitaient rue Saint-Simon, dans la maison qui, aujourd'hui, fait office de salon de coiffure.



La collection « Les notices historiques clairoisiennes »

<i>N°</i>	<i>Titre</i>	<i>Année</i>
01	L'école communale en 1858 : l'exemple de Clairoix (Oise)	2008
02	La filature de soie de Clairoix (Oise)	2009
03	Les vignes à Clairoix (Oise) et dans les environs	2010
04	Le Clos de l'Aronde, mairie de Clairoix (Oise)	2011
05	Clairoix (Oise) en 1926	2012
06	Le comte Aimery de Comminges et Clairoix (Oise)	2013
07	Clairoix (Oise) et la guerre de 1914-1918	2014
08	Les Sibien et Clairoix (Oise)	2015
09	1914-1918 : Clairoix (Oise) et ses combattants (A à D)	2015

Préambule

Cet écrit est dédié aux hommes qui ont enduré le conflit de la Grande Guerre de 1914 à 1918. Il rend également hommage à ceux de l'arrière et notamment aux femmes qui portèrent à bout de bras la vie économique du village, son sort et donc l'espoir d'un retour à la normalité.

Les hommes appelés, rappelés et incorporés dans la cadre de la mobilisation sont ici présentés dans un ordre alphabétique. Ce premier volet présente les noms commençant par A jusqu'à D.

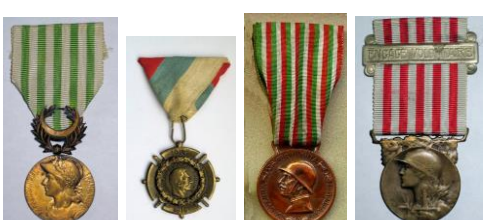
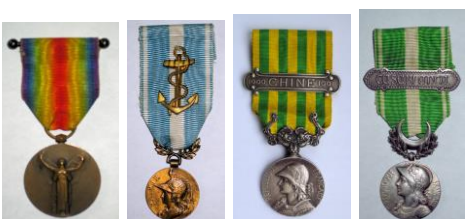
L'histoire chronologique du village s'intercale entre ces répertoires alphabétiques, depuis la mobilisation jusqu'au dénouement du conflit. Cette première brochure traite de l'année 1914 et s'articule autour d'un personnage de premier plan, le comte de Comminges, maire de Clairoix.

Ce qui suit est le fruit des recherches faites à partir des archives et des registres d'état civil de Clairoix, du dépouillement des registres matricules détenus aux Archives départementales de l'Oise et d'autres départements et du Progrès de l'Oise, éditorial de l'époque. Les archives du Service Historique de la Défense à Vincennes complètent les intrigues, les actions militaires et les bouleversements de la vie locale. Enfin, des photographies et des témoignages de familles viennent étayer l'ensemble. C'est à ces dernières que j'adresse mes remerciements pour avoir bien voulu me confier des documents personnels et intimes.

La bravoure au feu des combattants est représentée par l'attribution de citations, de médailles et de commémoratives particulières.

LES MÉDAILLES

Légion d'Honneur La Légion d'Honneur est attribuée aux officiers pour des faits d'armes importants et comportant plusieurs citations. Elle peut l'être aussi aux sous-officiers et à la troupe pour faits exceptionnels.	
Médaille Militaire La Médaille Militaire est attribuée à tous les grades et récompense un ensemble de faits d'armes. Après la guerre, cette décoration fut remise à la famille à titre posthume.	
Croix de Guerre avec Palme La Croix de Guerre avec Palme de bronze (ou argent) est la citation la plus importante. Elle récompense un fait exceptionnel de bravoure au combat et est attribuée au niveau de l'Armée. Elle s'accompagne souvent d'une première citation (étoile de bronze, argent ou vermeil).	

Croix de Guerre avec étoile de Vermeil La Croix de Guerre avec étoile de Vermeil récompense un fait exceptionnel de bravoure au combat et est attribuée au niveau du Corps d'Armée. La décoration est créée en avril 1915.	
Croix de Guerre avec étoile d'Argent La Croix de Guerre avec étoile d'Argent récompense un fait exceptionnel de bravoure au combat et est attribuée au niveau de la Division.	
Croix de Guerre avec étoile de Bronze La Croix de Guerre avec étoile de Bronze récompense un fait exceptionnel de bravoure au combat et est attribuée au niveau de la Brigade ou du Régiment.	
Médaille des Engagés Volontaires Les engagés volontaires pour la durée de la guerre sont particulièrement nombreux (10 % des effectifs) et reflètent le niveau d'implication des Français pour défendre la Patrie en danger.	
Médaille des Blessés Les blessés reçoivent une décoration particulière symbolisée par une étoile rouge. Le nombre d'étoiles sur le ruban représente le nombre de blessures au combat. Médaille des Évadés Créée en 1926, elle récompense les soldats qui se sont évadés pour poursuivre le combat.	
Commémorative d'Orient (Dardanelles) Commémorative des Balkans (2^{ème}) Médaille des fatigues de guerre italienne (3^{ème}) Commémorative de la Grande Guerre (à droite) Les commémoratives représentent les lieux d'engagement des unités. L'éloignement impliquait aussi une limite des permissions au territoire d'opérations.	
Autres commémoratives La médaille interalliée remise aux combattants de la Grande Guerre après les hostilités. Concernant les campagnes qui ont précédé la Grande Guerre : • la médaille d'Outre-mer pour les opérations hors métropole, ruban bleu et blanc ; • la médaille de Chine ou de Cochinchine, ruban jaune et vert ; • la médaille de Casablanca, ruban vert et blanc, pour les opérations du Maroc au début du siècle.	

Un certain été 1914 à Clairoix

La chaleur de l'été 1914 est la promesse d'une bonne récolte. Le village de Clairoix, comme toute la France rurale, dissipe encore les senteurs surannées du XIX^e siècle. Depuis les champs, des myriades insolentes d'insectes, au bourdonnement inlassable, mélodies champêtres, couvrent l'activité des hommes, qui, en sourdine, trahit la lente conversion industrielle du village. Ces hommes se partagent la nature, l'industrie, l'artisanat.

La rue Saint-Simon est la plus longue du village. Elle s'étend de la route de Noyon jusqu'aux marais, héberge presque tous les corps de métier. Parallèle et sinueuse à cette rue, coure la rivière Aronde. Dans la rue, la ferme côtoie harmonieusement la maison ouvrière autant que la maison bourgeoise. Sur l'Aronde, des moulins, mi châteaux, mi demeures de maître, livrent encore pour certaines leur activité séculaire et ancestrale ; la roue à aube entraîne la meule qui écrase le blé, à moins que celles-ci ne fussent converties peu avant en turbines hydrauliques.

Depuis la villa Sibien, œuvre de l'architecte éponyme, on peut percevoir en contre-bas, face à la mairie-école de la rue Saint-Simon (aujourd'hui rue Germaine Sibien), un édifice imposant et peu ordinaire planté sur un vaste et profond jardin. Une sorte d'écurie s'y attache ; c'est la villa de Comminges. Précisément la porte cochère s'ouvre, poussée par un valet, un cavalier en selle sur une monture à robe claire s'en échappe, l'homme à l'allure altière, feutre vert, veste en tweed, culotte et bottes brunes, flotte sur le pavé au cliquetis des sabots. Ce cavalier, Marie Aimery de Comminges, est le maire de Clairoix depuis 1904. De sa prestance, se dégage le maintien de l'ancien officier de cavalerie. À l'heure des événements qui se préparent, l'homme est sans doute prédestiné à un rôle providentiel qu'il pressent ou qu'il ignore encore. Grand spécialiste du cheval, il y est installé depuis la fin du siècle précédent. Dans sa vaste habitation à colombages (photo ci-dessous), il loge son cocher, ses valets, son jardinier, sa gouvernante, une cuisinière, des femmes de chambre et des bonnes. En somme, il gère, en responsable, une micro société, des emplois.



Dominé par son clocher médiéval, le village de Clairoix, à n'en pas douter, appartient encore au XIX^e siècle. La belle époque, encore, mais pour peu de temps.

Depuis l'attentat de l'archiduc François Ferdinand d'Autriche à Sarajevo le 28 juin 1914, la diplomatie s'est emballée. La machine infernale est en route, une guerre inévitable s'annonce. Cette guerre, acte final du siècle précédent, va brutalement replacer la France rurale dans son époque, le XX^e siècle.

La mobilisation générale le 2 août 1914

Dans la nuit de ce dimanche 3 août 1914, les gendarmes tirent la sonnette avec insistance au portail de la maison du comte de Comminges. Ernest Nevous, son valet, qui vient d'enfiler à la hâte son gilet tailleur, leur ouvre la petite porte attenante à la porte cochère. Ensemble, ils traversent la cour. Les deux gendarmes patientent dans le vestibule de la vaste villa, un document légèrement jauni roulé sous le bras de l'un deux, tandis qu'Ernest annonce les visiteurs au comte. Le comte enfle sa robe de chambre par-dessus son pyjama à nœuds hongrois, et, de son bureau, entrebâille le rideau en filet de mèches de Picardie. Il est 5h30, la luminosité, entre chien et loup, dévoile l'aube pointant à l'horizon. Pourtant les gendarmes de Compiègne lui demandent d'afficher de toute urgence une grande affiche sur laquelle figure le décret de mobilisation générale signé la veille le 2 août. Le jeune secrétaire de mairie, M. Grosmanjin, demeurant au Bac-à-l'Aumône, est réveillé à son tour par le

deuxième valet. À l'aube, sur la petite place de Clairoux jouxtant la longue rue Saint-Simon, Jules Grosmanin et Jules Dijon, le garde-champêtre, s'emploient à punaiser l'affiche sur le panneau de bois. Les habitants, alertés par le tocsin que le curé Malherbe actionne avec énergie malgré son grand âge, commencent à s'attrouper devant la nouvelle. La guerre est déclarée. Acte final attendu et sans surprise. D'ailleurs, dès le samedi dans la matinée, les ménagères avaient commencé à faire des provisions de légumes secs, de pâtes, de sucres et de conserves. Les épiciers commencent à manquer de marchandises et augmentent le prix des denrées.

Les hommes, résignés, allaient être mobilisés pour défendre la Patrie, « ... *mais déterminés à défendre leur bon droit ou plutôt le bon droit de la patrie lorsqu'ils rejoignirent les frontières. Les Français prirent conscience de l'unité de la nation qu'ils formaient, à un point qui n'avait jamais été atteint jusque-là et ne sera plus égalé.* » (« Histoire de la conscription », Annie Crépin, Éditions Gallimard, 2009).

Pour bien comprendre ce qui suit, il est utile de préciser un point technique de l'administration militaire. Il faut savoir qu'en vertu de la loi du 21 mars 1905 sur le service militaire, qui passa de 2 à 3 ans dès mars 1913, il faut distinguer cinq types de positions :

- Le service militaire actif ; le jeune homme sous les Drapeaux au moment de la déclaration de la guerre, dès le 2 août 1914, appartient à un régiment qui se pré-positionne à la frontière ou dans la zone de manœuvre. Sont concernés les jeunes hommes des classes 1911, 1912, 1913 et 1914.
- L'engagement volontaire ; le jeune homme s'engage pour une durée de contrat prédéfinie, ou bien il s'engage au déclenchement ou pendant le conflit pour la durée de la guerre. Ce sont des engagés volontaires de tous âges (de 18 à 48 ans) et de toutes conditions sociales. 10 % des effectifs dès l'été 14, soit 370 000 hommes hors cadres.
- Le service militaire dans la réserve active ; au moment de la mobilisation générale du 2 août 1914, les hommes jeunes ou moins jeunes (les classes concernées : 1900 à 1910, soit des hommes en âge de 24 à 35 ans) sont rappelés dans un régiment dit de réserve (par exemple au 254^{ème} Régiment d'Infanterie qui est le régiment constitué en majorité de rappelés du 54^{ème} Régiment d'Infanterie, auquel on ajoute un « 2 », soit le 254^{ème} RI).
- Le service militaire dans l'armée territoriale (classes de 1893 à 1899) ; les hommes les plus âgés (de 36 à 42 ans) ; et, enfin,
- Le service militaire dans la réserve de l'armée territoriale (classes de 1887 à 1892, âges de 43 à 48 ans) ; ces deux entités sont rappelées dans la réserve locale (par exemple au 13^{ème} Régiment d'Infanterie Territoriale – 13^{ème} RIT).

L'ensemble des classes mobilisées représente 20 % de la population, soit environ 3 700 000 hommes à l'été 1914 et donc, en toute logique, 20 % de la population de Clairoux.

Où sont-ils rappelés ?

Chaque homme possède dans son livret militaire une feuille de route (« fascicule de mobilisation », le modèle A de couleur rose si le mobilisé doit utiliser le chemin de fer, le modèle A1 vert clair s'il rejoint à pieds) avec sa date d'appel et son trajet (gratuit) jusqu'à son dépôt, où il doit être habillé, équipé et armé.

Tandis que la majorité des jeunes hommes nés dans l'Oise effectuent leur service militaire au 54^{ème} Régiment d'Infanterie implanté au Quartier Royallieu de Compiègne, une autre part importante l'effectue au 67^{ème} Régiment d'Infanterie de Soissons, le département de l'Aisne étant faible en densité de conscrits, les effectifs sont complétés par ceux de l'est de l'Oise, plus dense en population.

Une autre partie des hommes est dirigée vers d'autres régiments (infanterie de marine, artillerie, génie, cavalerie, etc...). Cela s'explique par le fait qu'ils sont natifs d'un autre département (par exemple l'instituteur Bergès de Clairoix, originaire du Gers, est rappelé au 288^{ème} Régiment d'Infanterie d'Auch). Certains disposent d'une qualification professionnelle qui a retenu l'attention des bureaux de recrutement, ils sont alors dirigés vers des unités telles que le Génie ou l'Aviation. D'autres encore, qui avaient effectué leur service militaire actif dans une arme comme la cavalerie ou l'artillerie, rejoignent alors un régiment en cours de constitution dans la même arme.

Les hommes plus âgés sont rappelés dans la territoriale, c'est-à-dire, pour ceux recevant leur fascicule de mobilisation en août 1914, le 13^{ème} Régiment d'Infanterie Territoriale (13^{ème} RIT) également situé au Quartier Royallieu à Compiègne.

Cette règle générale ne vaut que pour l'été 1914. Au cours du conflit, avec les premières hécatombes, les cartes de l'appel et du rappel des nouveaux conscrits seront totalement rebattues ; ainsi il faudra ajouter les exemptés pour inaptitude du temps de paix qui devront passer devant le conseil de révision pour prendre, cette fois, du service.

D'autres obtiennent des affectations spéciales, dites « affectations de guerre » ; ils exercent le même métier que dans la vie civile mais sont soumis au port de l'uniforme et à la réglementation militaire : cela concerne les employés du chemin de fer (nombreux à Clairoix), des usines d'armement, de la poste, etc.

Enfin, la mobilisation concerne aussi les chevaux, et Clairoix n'y échappe pas. Un article spécifique à cette réquisition sera évoqué plus loin.

À l'été 1914, c'est environ 160 hommes, originaires de Clairoix ou résidant dans cette commune, qui sont mobilisés (pour une population de 810 âmes).

Mais revenons aux journées des 2 et 3 août 1914.

Dans la salle de repos des employés du comte de Comminges, Ernest Nevous, et Robert Guétrot, son jardinier, ouvrent le livret militaire qui leur avait été remis à la fin de leur service militaire. Chacun détache le fascicule rose. Breton de naissance, Ernest doit rejoindre le dépôt du 264^{ème} Régiment d'Infanterie de Vannes pour y recevoir son équipement. Le brave jardinier Robert, originaire de Touraine, parcourt le titre qui doit le conduire à Blois au 331^{ème} Régiment d'Infanterie. Après avoir préparé une modeste valise, surtout constituée de linge de rechange, ils saluent le comte, non sans émotion. Madame Marie Riedmiller, la cuisinière du comte, leur a préparé un pâté, du pain, de l'eau et du vin pour la route. Le deuxième valet, Eloi Garde, 18 ans, les accompagnera à la gare de Compiègne. Le cocher, Martin Delépine, les y conduit. Quelques jours plus tard, Martin partira à son tour rejoindre le 266^{ème} Régiment d'infanterie de Tours. La gare de Compiègne, où est installé un bureau militaire pour enregistrer et diriger les rappelés, grouille d'hommes et de familles. L'émotion, les adieux sont à leur comble. La peur cède progressivement à la résignation, puis à l'action. Et enfin, la guerre sera courte... comme on dit.

Les « A »

Nota : si certains noms de soldats de Clairoix n'apparaissent pas dans les parcours individuels présentés ci-dessous, c'est en raison d'un blocage au niveau des recherches. Un rattrapage est prévu dans les derniers fascicules qui seront édités au cours de l'année 2018.

La présence de l'image ci-contre signifie que le combattant concerné est mort au combat.



ALLART Anatole Né le 11 octobre 1871 à Thoix dans la Somme, il s'installe à Clairoux en 1896 comme ouvrier. Âgé de 43 ans, il est rappelé le 3 août 1914 en tant que commis ouvrier d'administration à la 11^{ème} Section à Lyon. Rattaché au 23^{ème} Régiment d'infanterie territoriale, il est employé comme ouvrier dans les industries chimiques. Par la suite, il est affecté à Courbevoie, puis à Creil. Il est mis en congé d'Armistice le 20 décembre 1918.	
ALLAVOINE Gaston, né à Bienville le 3 mai 1886. Fils de Louis Joseph et d'Ernestine Benoît, il est cultivateur à Clairoux au moment de son incorporation. Il est rappelé au 254^{ème} Régiment d'Infanterie de Compiègne le 4 août 1914. Son régiment est positionné à Maubeuge. Au cours du repli, il participe à la contre-attaque de Guise. Il est engagé dans la bataille de la Marne, la contre-offensive à Berry-au-Bac, puis pendant un an à Soupir dans l'Aisne et à Verdun au Mort-Homme ainsi qu'à la tranchée de Cumières. Le commandement procède à la dissolution du régiment en raison des pertes importantes : 1 995 hommes tués, blessés ou disparus sur un effectif initial de 3 200 au moment de la constitution. Il est transféré au 267^{ème} Régiment d'Infanterie le 11 juin 1916 et poursuit la bataille de Verdun. Il passe au 154^{ème} Régiment d'Infanterie le 3 septembre 1917, 2^{ème} Bataillon, 5^{ème} compagnie. Il est engagé dans l'Aisne, puis de nouveau à Verdun, tranchée de Calonne et enfin dans la Somme. Il est affecté comme brancardier dans l'Oise dans le secteur du Bois de Loges et enfin dans les environs de Guiscard (photo). Le 29 août 1918, son bataillon est engagé au Bois du Chapitre, combat qui va durer dix jours, parfois sous les gaz asphyxiants. Les pertes sont importantes, y compris le colonel du régiment qui est blessé au cours de l'une des attaques. Il est cité à l'ordre de la division n° 67 et reçoit la Croix de guerre étoile argent le 10 octobre 1918 : « <i>Brancardier très dévoué, a assuré l'évacuation des blessés sous un violent bombardement et les rafales de mitrailleuses du 28 août au 10 septembre 1918.</i> » Il est mis en congé d'Armistice le 18 mars 1919.	
ALLAVOINE Léon Joseph, né le 21 mars 1877 à Compiègne et résidant à Clairoux depuis 1909. Manouvrier à Clairoux. Rappelé au 13^{ème} Régiment d'Infanterie Territoriale à Compiègne. Il est affecté à la 2^{ème} compagnie jusqu'au 17 août 1915. Fin août 1914, il fait partie du détachement protégeant le régiment de génie chargé de la destruction des ponts de l'Oise, notamment celui de Compiègne. Il est ensuite versé dans les services auxiliaires en raison d'une bronchite chronique. À l'issue d'un conseil de révision, il est versé au 9^{ème} Régiment de Génie. Il sera détaché à Beauvais comme ouvrier agricole le 28 octobre 1918. Il est mis en congé d'Armistice le 2 janvier 1919.	
ALLET Louis Jules, fils de Théodore Agénor et de feu Berthe Mutin résidant à Clairoux. Né le 4 août 1894 à Courbevoie, il est maçon à Clairoux au déclenchement de la guerre. Il est incorporé le 12 septembre 1914 au 151^{ème} Régiment d'Infanterie de Mourmelon. Son régiment est engagé dans les combats sanglants des Épargnes. Il est transféré au 106^{ème} Régiment d'Infanterie le 17 avril 1915. Il participe à la	

campagne de Champagne de septembre 1915 à mai 1916. Au cours de cette campagne, il apprend la mort de son frère aîné René Allet à Verdun. En juin 1916, il est engagé dans les combats de Verdun où 900 hommes de son régiment sont mis hors de combat, puis dans la Somme en septembre et octobre où, de nouveau, son régiment compte 700 pertes. En avril 1917, son régiment est envoyé au Chemin des Dames.

Après la campagne du Chemin des Dames, le 106^{ème} RI est envoyé en Alsace au Hartmannswillerkopf. Le front se situe au sommet des Vosges. Le secteur de Südelkopf est à mi-chemin entre Belfort et Colmar. De ce secteur on domine la route de Cernay qui mène vers Mulhouse.

Le régiment procède aux relèves progressives d'un régiment de Skieurs. Du 1^{er} au 13 juillet les compagnies en ligne aménagent les tranchées et renforcent les abris. De petits accrochages venus des lignes adverses interviennent tous les deux ou trois jours faisant quelques blessés et tués.

Bien que le front soit réputé calme, ce jour-là, Louis Allet est grièvement blessé par un éclat d'obus à Hüsseren en Alsace.

Transporté à l'ambulance du camp Berlint près de Wesserling en secteur sud, il décède de sa blessure le 13 juillet 1917. Un de ses camarades est également blessé. Ils seront les deux seules victimes de la journée.

Son nom est inscrit au monument aux morts de Clairoux.



Médaille Militaire
remise à la famille
à titre posthume.

ALLET René Agénor est le frère aîné de Louis. Il est né à Courbevoie le 13 octobre 1890. Comme son frère, il est maçon à Clairoux.

Il rejoint son régiment de rappel le 164^{ème} Régiment d'infanterie à Verdun le 2 août 1914. Fin août 1914, son régiment tente de contenir l'avance allemande à Étain dans la Meuse. Il se replie sur la Marne et participe à la contre-offensive du même nom du 5 au 13 septembre. Durant l'année 1915, il participe à différentes opérations en Woëvre, notamment au Bois Le Prêtre.

Du 21 au 24 février 1916, devant Verdun, son régiment fait barrage à l'offensive allemande à Herbebois et Wavrille. Le 21 février à 7h20, un violent tir d'artillerie allemand, de petits et de gros calibres, frappe les positions du 164^{ème} RI. On estime à 40 000 projectiles qui s'abattent sur le bois de l'Herbebois à droite de Wavrille. Vers 10h les premières positions françaises sont attaquées à l'Herbebois et tombent vers 17h. Une contre-attaque française est lancée à 4h dans la nuit du 22 au 23. À 7h15 le bombardement ennemi reprend. Le bois de Wavrille est attaqué vers 4h30, mais l'offensive est contrecarrée provisoirement. À 7h le bombardement d'artillerie reprend sur la Wavrille. Avec la nouvelle offensive allemande, des unités françaises se replient sur la Wavrille vers 16h. Le bois de Wavrille subit un violent bombardement. Le lieutenant-colonel Tupinier, adjoint du commandant du 164 RI, organise la défense de ce secteur.

Dans la nuit du 22 au 23, le 164^{ème} RI repousse toute une série de petites attaques allemandes. À partir de 6h, les Allemands bombardent au gros calibre de 210 et de 305 mm.

Le 23, entre 11h et 12h, les Allemands lancent une forte offensive, les premières lignes de tranchées sont anéanties. Vers 13h, les Allemands sont aperçus dans la Wavrille et progressent à la faveur d'un roulement de feu d'artillerie. La résistance est anéantie, quelques survivants se replient vers le village de Beaumont et par des boyaux de tranchées menant vers le sud.

Allet René disparaît dans cette dernière attaque. La bataille de Verdun commence...

Son nom est inscrit au monument aux morts de Clairoux.

Sur les trois frères, un seul survivra. Eugène, né en 1901, il fut incorporé après la guerre.



Médaille remise à
la famille à titre
posthume.

ANCEL Albert

Né le 30 septembre 1886 à Clairoux.

Fils d'Albert et de Marthe Normand. Il est maître-ouvrier charpentier à Aulnay-sous-Bois en région parisienne. Il a effectué son service militaire en 1907 au 3^{ème} Régiment de Génie.

Il est rappelé le 2 août 1914 au 5^{ème} Régiment de Génie de Versailles, 24^{ème} compagnie. Ce régiment est spécialisé dans la logistique et la mise en service de voies ferrées, et la construction (pour l'artillerie, réparations des voies ferrées diverses, baraquements provisoires en bois dans les gares, etc.).

La 24^{ème} compagnie est envoyée dans différentes réparations de gares du réseau Nord. À titre d'exemples : Longueau près d'Amiens, ou la réalisation en 1915 d'un hangar pour dirigeables à Marquise dans le Pas-de-Calais. En 1916, la compagnie monte des baraquements pour l'armée anglaise.

Après l'Armistice, le régiment est employé à la remise en état des gares détruites et des réseaux ferroviaires, ce qui explique une mise en congé d'Armistice plus tardive pour son personnel.

Albert Ancel est mis en congé d'Armistice le 1^{er} août 1919.

ANCEL Lucien. Né le 7 janvier 1889 à Clairoux.

Fils d'Albert et de Marthe Normand. Il est chauffeur à Saint-Sauveur près de Compiègne.

Le 2 août 1914, il rejoint comme télégraphiste le 8^{ème} Régiment de Génie au Mont Valérien près de Paris. Il conduit des voitures qui déroulent les câbles téléphoniques, notamment le 19 décembre 1914 sur la route de Compiègne à Soissons.

Il est mis en congé d'Armistice le 13 juillet 1919.

La réquisition des chevaux

Alors que les hommes rejoignent les dépôts de leur régiment, conjointement la mobilisation des moyens s'effectue, notamment parmi les voitures et les chevaux.

À Clairoux, Émile Rollet, brigadier de réserve au 2^{ème} escadron du Train Territorial des Équipages, vient d'être convoqué par la gendarmerie de Compiègne où il reçoit un fascicule spécial de mobilisation. Le 4 août 1914, il intègre la commission de réquisition n° 27 du canton de Compiègne. Un certain nombre de spécialistes du cheval de monte et de trait, et d'agriculteurs, constituent cette commission 27, accompagnée de gendarmes et d'un vétérinaire.

Voici comment se déroule la réquisition : « *Le vétérinaire les examine avec soin, renvoie les invalides et les poulinières, retient les autres dont le matricule est peint au balai sur l'épaule, puis on estampille au fer rouge sur la corne du sabot.* » (« Bouguignottes et pompoms rouges » - Ed. Grès 1916 Charles Le Goffic).



Une photo prise sur le vif par un combattant de l'artillerie. Un des chevaux de l'attelage du canon de 75 est touché par un éclat d'obus.

Peu d'incidents surviennent pendant ces opérations de réquisition. Douze chevaux sont réquisitionnés dès le 1^{er} août, avant même la mobilisation générale, (c'est dire qu'elle ne fut pas une surprise !) notamment deux chevaux chez le boulanger Bédiez et un chez le négociant en vins Joffre, commerçant de Clairoux.

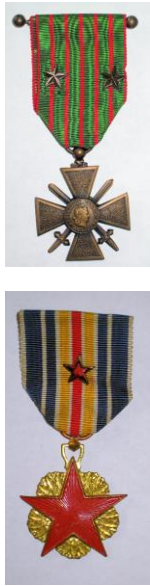
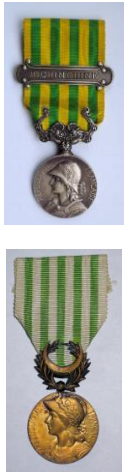
Ce sont principalement des chevaux de trait destinés à l'artillerie ou au train régimentaire.

Dès le 5 août, neuf autres sont réquisitionnés ; celui du maire, M. de Comminges, comme cheval destiné à la monture d'un officier, deux autres bêtes chez l'architecte Sibien, destinés à la monture pour la troupe, et six auprès de cultivateurs et de professionnels. Ils seront tous indemnisés fin 1914. Au cours de l'année 1915, trois autres bêtes seront réquisitionnés.

Toutefois, nul n'imaginera que 760 000 chevaux trouveront la mort durant le conflit sur les 950 000 bêtes ponctionnées en France.

Les « B »

BAN Eugène Louis Né le 25 octobre 1875 à la Ferté Milon, Eugène est le jardinier de M. Sibien depuis 1910. Le 6 août 1914, il rejoint le 4^{ème} Régiment d'Artillerie à Pied et en avril 1916, il passe au 6^{ème} Régiment d'Artillerie à Pied et participe à la bataille de Verdun. Son unité est réorganisée et passe au 65^{ème} Régiment d'Artillerie en janvier 1918. Il est mis en congé d'Armistice le 31 janvier 1919 et retrouve son emploi chez M. Sibien.	
BASTIEN Édouard Né le 30 septembre 1890 à Clairoix et fils d'Édouard et Marie Hyacinthe Denain. Il est caoutchoutier au moment de son appel sous les Drapeaux le 10 octobre 1911. Il rejoint le 54^{ème} Régiment d'Infanterie où il effectue son service militaire. Il est libéré de son service militaire actif par anticipation le 8 novembre 1913 et reprend son métier de caoutchoutier. Le 2 août 1914, il est rappelé au 54^{ème} RI de Compiègne. Il participe à la retraite des armées en août et à la contre-offensive de la Marne en septembre 1914. Son régiment est ensuite dirigé vers les Éparges dans la Meuse et la tranchée de Calonne où de nombreux soldats laissèrent leur vie. Le 24 avril, le régiment est soumis à de violents bombardements. Le 67^{ème} RI voisin est débordé par l'offensive allemande. Le 54^{ème} RI entreprend une contre-offensive pour réoccuper les tranchées perdues. Il consolide les positions reconquises à la tranchée de Calonne. Mais une nouvelle offensive allemande, avec des forces supérieures en nombre, oblige le 54^{ème} RI à se replier. Les pertes sont importantes. Le 26 avril 1915, au cours des combats des Éparges, il est fait prisonnier à Saint-Rémy et est dirigé vers le camp de prisonniers de Würzburg en Allemagne. Il est rapatrié le 24 décembre 1918 et est réaffecté au 46^{ème} Régiment d'Infanterie ; il ne sera mis en congé d'Armistice que le 25 mars 1919.	
BAUDET Marcel Émile Né le 29 septembre 1895 à Clairoix, fils de Jean Henri et de Marie Julia Colignon de Margny-les-Compiègne. Il est mécanicien à Clairoix avant son incorporation le 9 septembre 1915 au 101^{ème} Régiment d'Infanterie de Dreux. Dès 1916, il est engagé dans la bataille de Verdun en mai et en juin. Le 19 mai, le régiment monte en ligne et relève un autre régiment à l'étang de Vaux. Le 31 mai le régiment repousse une attaque allemande à la grenade. Plus tard, l'ennemi revient en force et repousse les Français. Dans une lutte acharnée, les forces françaises sont anéanties. Les réserves du régiment sont placées pour contenir l'attaque. Puis celles-ci se replient sur le fort de Vaux. Elles résistent jusqu'à leur relève le 5 et 6 juin. Quelques jours plus tard, le 1^{er} juillet 1916, Marcel Baudet est tué à Tavannes (Meuse). Son nom est inscrit au monument aux morts de Margny.	  Médaille Militaire remise à la famille à titre posthume.

BAYARD Louis Philippe Émile Ouvrier, il est né à Clairoux le 24 juillet 1887, fils de feu Louis Philippe et d'Hortense Lucie Payot vivant à Coudun. Il effectue son service militaire au 161^{ème} Régiment d'Infanterie du 7 octobre 1908 au 25 septembre 1910. Puis il est affecté au 132^{ème} Régiment d'Infanterie en tant que réserviste. Il est rappelé le 3 août 1914 au 332^{ème} RI. Il est nommé caporal le 12 mai 1916. puis sergent le 24 avril 1917. Il est cité à l'ordre du régiment n° 600 le 1^{er} mai 1917 : « <i>A pendant la préparation de l'attaque du 16 avril 1917, sous un tir incessant de l'artillerie ennemie, donné la preuve de dévouement, endurance et courage.</i> » Il est de nouveau cité à l'ordre de la Division n° 375 le 14 septembre 1917 : « <i>Sergent pionnier compétent et dévoué, a conduit ses hommes avec adresse. A assuré avec dévouement le ravitaillement des munitions et matériels en première ligne. 1^{er} août. Déjà cité.</i> » Il est blessé le 25 août 1917 au Ravin de l'Ermitage par éclat de grenade à l'œil droit. Ulcération multiple de la cornée, il est classé inapte provisoire à la commission de Saint-Brieuc le 29 janvier 1918. Il passe au 2^{ème} Groupe d'Aviation le 26 avril 1918, puis au 1^{er} Groupe d'Aviation le 2 juin 1918. Libéré et placé en congé d'Armistice le 17 mars 1919. Il est pensionné de réforme à 55%, il se retire à Coudun où il décède le 12 mai 1926.	
BECQUET Auguste René Né le 14 novembre 1883 à Clairoux. Fils d'Arthur et Héloïse Accaire. Auguste est charpentier à Clairoux. Il s'engage dans l'armée en 1903 au 7^{ème} Régiment de Génie, puis participe aux campagnes de guerre au Tonkin en 1904-1905 et en Cochinchine en 1906. Il rentre à Clairoux en 1906. Le 10 août 1914, il est rappelé au 23^{ème} Régiment d'Infanterie Coloniale. Il participe aux combats retardateurs de la retraite et à la contre-offensive de la Marne en 1914. En 1915 il est engagé dans la bataille de Champagne et les combats de la « Main de Massiges ». Le 9 février 1916 il passe au 3^{ème} Régiment d'Infanterie Coloniale et envoyé aux opérations de l'Armée d'Orient dans les Balkans. Embarqué à bord du Provence 2 et à destination de Salonique, le navire est torpillé. Alors que plus de la moitié du régiment périt noyé, Auguste Becquet s'en réchappe et séjourne à l'hôpital de Salonique. Il rentre en France et est réaffecté au 22^{ème} Régiment d'Infanterie Coloniale le 22 janvier 1917. Il est envoyé au Chemin des Dames en 1917, puis est engagé de nouveau en Champagne en 1918. Le 12 mars 1919, il est mis en congé d'Armistice et se retire à Thourotte.	
BEDIEZ Alfred Louis Né le 29 octobre 1872 à Faverolles, Aisne. Fils d'Étienne Ernest et de Virginie Neuville. Domestique avant son service militaire, il s'installera le 22 mars 1899 comme patron-boulangier à Clairoux. Il a effectué son service militaire en 1892 au 2^{ème} Bataillon d'Artillerie à Pied. Il est rappelé à l'activité le 1^{er} août 1914 au 13^{ème} Régiment d'Infanterie Territoriale. Il passe à la 6^{ème} Section des Commis Ouvriers des Armées le 21 novembre 1914, il est boulanger à l'intendance des armées de la 6^{ème} Région militaire. Compte tenu des directives ministérielles, il est mis en sursis d'appel le 27 avril 1917 jusqu'au 30 novembre 1917, sa fonction de patron-boulangier étant indispensable pour l'intérêt du village. Ce sursis sera renouvelé jusqu'au 17 janvier 1918. Début 1918, en raison de l'évacuation d'une partie du village, il est rappelé au corps des Commis de l'Intendance, mais sera de nouveau mis à la disposition du maire de Betz le 28 juillet 1918 pour produire du pain dans le village. Son sursis est prolongé jusqu'au 31 mars 1919, date correspondant à sa mise en congés illimités d'Armistice.	

En décembre 1919, il deviendra maire de Clairoix et prendra la suite du mandat électif du comte de Comminges.	
BEGARD Pierre Léon Né à Paris le 10 mars 1890, Pierre Begard réside à Clairoix avec sa mère qui est veuve. Il est sans profession au moment de son appel sous les Drapeaux le 2 octobre 1911 au 31^{ème} Régiment de Dragons. En raison de la loi des « 3 ans » de 1905, il est maintenu dans les armées pour la durée de la guerre et entre au dépôt du régiment le 5 août 1914. Il passe au 25^{ème} Régiment de Dragons le 1^{er} janvier 1915. Il est blessé par une balle de fusil à l'œil gauche le 28 février 1915. Cette blessure va fragiliser sa condition physique où il alternera retours aux armées et séjours à l'hôpital. Le 22 février 1917, il rejoint son régiment jusqu'au 11 novembre 1918. Il participe aux combats de Laffaux dans l'Aisne et en avril 1918 à la bataille des Flandres. Il est placé en congé d'Armistice le 9 août 1919 et se retire à Paris où il deviendra chauffeur-mécanicien.	
BERGES Adolphe Théotime Né le 10 mars 1886 à Biran, Gers. Fils de Guillaume, Alphonse Bergès, instituteur, né à Biran, et de Bernarde Seyan, domiciliés à Biran. Il effectue son service militaire le 1^{er} octobre 1905 au 88^{ème} Régiment d'Infanterie et passe caporal le 23 septembre 1906. Sergent dans la réserve le 1^{er} avril 1907, il est affecté en tant qu'instituteur à Clairoix. Il est père d'un enfant né à Clairoix en 1909. Rappelé dans le cadre de mobilisation générale le 2 août 1914, il arrive au corps le 3 août 1914 au 288^{ème} Régiment d'Infanterie d'Auch. Il appartient à la section du sous-lieutenant Alain Fournier, auteur du « Grand Meaulnes ». Blessé le 24 août 1914 à Eton (Meuse) « fracture du col fémoral droit », il est immédiatement évacué ; cette blessure lui permet, sans le savoir, d'échapper à une mort certaine, puisque la section du Sous-lieutenant Fournier est décimée quelques jours plus tard. Il rejoint les Armées le 20 février 1916. <u>Verdun 1916 :</u> Le 288^{ème} RI est situé à Forges et Régnéville, Côte de l'Oie, côte 265. Il est bombardé le 21 février. Peu à peu le bombardement augmente d'intensité. C'est le commencement de la bataille. La canonnade dure toute la journée. Bergès retrouve le capitaine Breuils qui a pris du galon. Ils reconnaissent les tranchées de la côte 265 pour installer les compagnies de réserve. Le 22, la canonnade continue mais moins violente. Les communications avec Régnéville sont rompues. Une section est envoyée pour tenter d'établir la liaison. Vers 10h le bombardement se fait plus intense. Chaque jour compte son lot de tués et de blessés. Les patrouilles alternent avec les bombardements. À partir du 7 mars, le régiment doit contenir l'ennemi. Le sergent Bergès est désigné comme agent de liaison entre la Brigade et le régiment. La même journée, le 288^{ème} subit deux attaques. À 21h20, il doit se tenir prêt pour une contre-attaque. Le régiment est relevé le 10 mars après avoir perdu 3 officiers tués, 2 blessés et 2 disparus. 30 hommes de troupes sont tués, 169 blessés et 400 disparus, soit le ¼ des effectifs. Cité à l'ordre de la Brigade n° 31, le 15 octobre 1916 : <i>« Sous-officier ayant une haute conception de ses devoirs. S'était fait remarquer aux premières affaires de Verdun où il avait accompli sous un bombardement violent, son rôle d'agent de liaison. S'est de nouveau distingué aux récents combats par son activité et son sang-froid dans le ravitaillement en vivres et en munitions des premières lignes. »</i> Il est intoxiqué le 20 octobre 1917 par des gaz asphyxiants. Il rejoint son régiment le 29 mars 1918. Le 10 juin, le régiment est mis en alerte du fait de la progression allemande à l'ouest de l'Oise. Le régiment fait mouvement sur Coudun, par Compiègne et Margny. Bergès passe ainsi tout près de Clairoix qui vient d'être complètement évacué le 6 juin. Le 288^{ème} traverse l'Oise sur la passerelle de bois et sur la route	 

« d'Abbeville » ; c'est le chaos, le village a été bombardé et pillé par l'armée française. Des convois sont en repli sur tous les axes sous les bombardements allemands. L'armée se meut sous un ciel pur où les avions ennemis tentent d'audacieuses incursions. Un régiment voisin subit de lourdes pertes par bombardement. Le régiment arrive à 21h à Coudun. Mission : interdire à l'ennemi le franchissement de l'Aronde. Il finit la guerre sans autres blessures physiques. Il passe administrativement au 15^{ème} Régiment de Tirailleurs le 21 novembre 1918, car père d'un enfant, et, il est envoyé en permission et retrouve sa famille en retour d'exil. Il est placé en congé d'Armistice le 15 mars 1919. Juste après le conflit, le Ministère de l'Instruction Publique l'affectera en Seine-Maritime où il terminera sa carrière.	
BERTRAND Alexandre Georges Né le 1^{er} octobre 1878 à Saint-Maurice de Tavernolles, Charente. Patron-boucher à Clairoix depuis 1911. Fils d'Alexandre et de Miot Viève. Il effectue son service militaire au 2^{ème} Régiment de Zouaves en 1899 et participe aux combats en Chine en 1900 et 1901. Il est rappelé au 137^{ème} Régiment d'Infanterie Territoriale le 13 août 1914. Il passe au 112^{ème} R.I.T le 1^{er} novembre 1915, puis au 65^{ème} Bataillon de Chasseurs à Pieds le 24 juin 1917. Citation : « Bon et brave soldat, a fait preuve de courage et de sang-froid dans la nuit du 27 novembre 1916 au cours d'un ravitaillement vers les premières lignes en faisant l'impossible pour rechercher l'un de ses camarades qui venait d'être tué par un obus ennemi. » citation n°98 de la 111^{ème} Brigade du 4 décembre 1916. Le 5 septembre 1917, il est affecté au 8^{ème} Régiment du Génie. L'action des sapeurs télégraphistes du 8^{ème} RG est héroïque. Ils déroulent les câbles téléphoniques sous la mitraille et les obus, avancent à la vitesse des vagues d'assaut jusqu'en première ligne, rampent pour réparer les fils coupés, récupèrent le matériel lors des replis et exploitent les centraux de campagne dans les pires conditions, parfois en présence de gaz toxiques. Alors qu'il est engagé dans les opérations d'Hangest-en-Santerre du mois d'août à octobre 1918, il est grièvement blessé par l'éclatement d'une bombe. Transporté à l'hôpital civil de Flers dans l'Orne, Alexandre Bertrand décède de ses blessures le 23 octobre 1918. Il est inhumé au carré militaire de Flers. Son nom est inscrit au monument aux morts de Clairoix.	  Médaille Militaire remise à la famille à titre posthume.  
BLONDEL Hubert Édouard Henri Né le 27 décembre 1896 à Clairoix, fils d'Hubert Édouard et de Maria Lefebvre résidant à Longueil-Sainte-Marie. Il est dessinateur-mécanicien. C'est à ce titre qu'il est mobilisé dans l'aviation le 11 avril 1915. Après ses classes, il passe caporal le 15 octobre et le 30 mai 1916, il est affecté au 2^{ème} Groupe d'Aviation. Par mesure disciplinaire, il est barré de son grade et remis soldat de 1^{ère} classe. Mais étant donné la pénurie de soldats qui sévit, il est envoyé au 1^{er} Régiment d'Infanterie le 27 avril 1918. De mars à mai il participe à la contre-offensive de la bataille du Matz dans l'Oise. Puis son régiment est envoyé dans la Marne (deuxième bataille en juillet 1918) et enfin en Alsace à Metzeral où il est blessé le 28 septembre 1918 d'une balle à la tête. Il est mis en congé d'Armistice le 31 août 1919. Il se retire après la guerre à Longueil-Sainte-Marie.	

BOCHAND Julien Émile

Né le 29 octobre 1888 à Clairoix. Fils de Julien Émile et de Marie Eugénie Rollet, il est cultivateur.

Il est incorporé au 19^{ème} Régiment de Chasseurs en 1909 et placé dans la disponibilité en septembre 1911. Le 10 août 1914, son fascicule de mobilisation lui indique de rejoindre le 18^{ème} Régiment de Chasseurs de Lunéville.

Son régiment participe à la défense de l'Est en août et septembre 1914 et à la campagne de Flandres en 1918.

Entre deux, sa brigade de cavalerie légère est affectée à la protection des états-majors de Compiègne de 1916 à 1918.

Il est mis en congé d'Armistice le 17 juillet 1919 ; il se retire à Clairoix.



Julien Bochand est debout entre les deux chevaux.

Collection Jean Marc Bochand

BOCHAND Raymond Lucien

Né le 15 septembre 1893 à Clairoix, fils de Julien Émile et de Marie Eugénie Rollet. Comme son frère, il est cultivateur.



Collection Jean Marc Bochand.

Il est incorporé au 19^{ème} Bataillon de Chasseurs le 26 novembre 1913. Puis à la mobilisation générale, il est dirigé au 54^{ème} Régiment d'Infanterie de Compiègne.

Il participe à la contre-offensive de la Marne, à la bataille de Woëvre, puis aux Épargnes jusqu'en mai 1915. En septembre et octobre 1915, il est engagé dans la bataille de Champagne. Il est maintenu dans ce secteur où il est porté disparu le 27 février 1916 à Navarin, et est présumé prisonnier.

Cette nouvelle se confirme par le biais de la Croix-Rouge internationale. Il est interné au camp de Friedrichsfeld près de Munster. Il est rapatrié le 17 décembre 1918 et rejoint le 3^{ème} Groupe Cycliste de Compiègne.

Il se retire à Clairoix après avoir été mis en congé d'Armistice le 14 août 1919.

BOCQUET Louis Antoine

Né le 28 décembre 1888 à Élincourt-Sainte-Margueritte, fils de Louis Isidore et de Marie Mahier résidant à Baugy. Il est jardinier à Clairoix.

Bien qu'exempté par le conseil de révision en 1910, il passe de nouveau au conseil de révision le 22 décembre 1914 et est incorporé le 17 février 1915 au 67^{ème} Régiment d'Infanterie de Soissons. Il y fait ses classes puis est dirigé vers le 170^{ème} Régiment d'Infanterie le 5 juin 1915.

Il participe aux combats de Champagne, notamment la ferme de Navarin en septembre et novembre 1915.

Cependant, les raisons de son exemption pour un traumatisme à l'œil gauche en 1910 se confirmant, cela lui vaut de passer de nouveau fin 1915 devant les médecins. Il est alors dirigé vers les services auxiliaires. Mais les pertes de l'armée française le conduisent de nouveau vers le conseil de révision ; il est alors versé au 43^{ème} Régiment d'Infanterie le 6 juin 1916.

Il participe aux campagnes de la Somme et de Champagne.

Finalement, compte tenu de son état de santé, le commandement le dirige vers le 2^{ème} Groupe d'Aviation le 1^{er} février 1917.

Il sera mis en congé d'Armistice le 15 mars 1919.

BOCQUET Louis Joseph Né le 14 août 1875, fils de Jean, Louis et de Juliette Richez de Villiers sur Coudun. Il est charretier à Clairoux. Inapte au service armé, il passe en conseil de révision le 20 octobre 1914 et est appelé au 154^{ème} Régiment d'infanterie pour suivre ses classes et est affecté le 20 juin 1915 au 47^{ème} Régiment d'Infanterie jusqu'au 15 mars 1917. Il participe aux campagnes de l'Artois en juin et juillet 1915 et de Champagne en septembre et novembre de la même année. Il participe à la bataille de la Somme en septembre et octobre 1916. Rattaché à la Préfecture de l'Oise, il est détaché comme agriculteur à Clairoux jusqu'au 6 juin 1918, date d'évacuation complète du village. Il est envoyé comme main d'œuvre agricole à Grenoble. Il est mis en position de congé d'Armistice le 10 janvier 1919.	
BONIVAL Eugène Né à Monchy-Saint-Eloi le 17 mars 1893, fils de Lucie Bonival et de père inconnu, il s'installe à Clairoux en 1911 comme maréchal-ferrant. Il est incorporé le 23 novembre 1913 au 40^{ème} Régiment d'Artillerie de Campagne à Saint-Mihiel (Meuse). Son régiment bat en retraite au mois d'août, reprend la contre-offensive de la Marne, est engagé les batailles de la Woëvre en 1914, de l'Argonne et de la Champagne en 1915, de la bataille de Verdun au Mort-Homme et à Cumières, puis la bataille de la Somme en 1916. Son frère meurt au combat en novembre 1916. Eugène Bonival participe une dernière fois à l'attaque de Berry-au-Bac en 1917, avant d'être évacué en juillet pour des problèmes sérieux aux deux genoux. Après une longue convalescence, il rejoint sa batterie le 27 juillet 1918. Il participe à la campagne de la Marne en 1918 et est cité le 1^{er} novembre : « <i>Au front depuis le début de la guerre, a toujours fait bravement son devoir</i> ». Il reçoit la croix de guerre avec étoile de bronze. Il est mis en congé d'Armistice et rejoint son emploi de maréchal-ferrant à Clairoux. En 1926, il s'installera définitivement à Monchy-Humières.	
BOULLEY Pierre Alfred Né le 6 novembre 1895 à Paris, fils d'Eugène Louis et de Marie Gerbes résidant à Compiègne. Il est employé de commerce à Clairoux. Il se marie le 21 décembre 1916 et le couple s'installe à Compiègne. Il est incorporé le 4 septembre 1917. Ses problèmes cardiaques l'écartent des unités de combat, il est dirigé vers la 6^{ème} section du service d'état-major. Il est finalement rayé des contrôles de l'Armée le 28 juillet 1918.	
BOURAINÉ Gaston Louis Désiré Né le 7 novembre 1881 à Clairoux, fils de Louis et d'Élisa Marie Joséphine Daly. Il est fabricant de briques et son père est le patron de la briqueterie de Clairoux qui est installée sur la route de Bienville depuis 1911. Il est incorporé au 11^{ème} Régiment de Cuirassiers en 1902 et termine son service militaire comme Maréchal-des-Logis en 1905. À la mobilisation générale, il est rappelé au 9^{ème} Régiment de Cuirassiers de Noyon le 12 août 1914. Après avoir participé aux opérations en Belgique, puis s'être replié jusque dans l'Oise et la Somme. Il est de nouveau engagé en Flandres dans la bataille de l'Yser en octobre et novembre 1914. Le 22 mai 1916, il est reversé à la 61^{ème} batterie du 28^{ème} Régiment d'Artillerie pour suivre une formation d'artilleur afin de rejoindre le 157^{ème} Bataillon d'Artillerie de Tranchée le mois suivant. Il participe aux combats de Verdun et de Champagne jusque début 1917. Le 1^{er} octobre 1917, il passe au 45^{ème} Régiment d'Artillerie, rentre au dépôt du régiment de mars à mai et enfin intègre le 175^{ème} Régiment d'Artillerie en juin	

1918. Il est mis en congé d'Armistice le 20 février 1919. Il retrouve sa briqueterie dévastée par les bombardements. Ses ateliers servent d'hôpital annexe durant l'offensive allemande de 1918. Un lourd travail l'attend au retour pour remettre en route son entreprise.	
BOURDON Victor Jules Né le 17 décembre 1898 à Clairoix, fils d'Auguste Florentin et d'Adèle Julie Herbin qui résident à Margny-lès-Compiègne en 1917. Victor est ajusteur-mécanicien et, à ce titre, il est incorporé le 17 avril 1917 au 1^{er} Groupe d'Aviation pour y faire ses classes et est ensuite dirigé le 16 octobre 1918 au 2^{ème} Groupe d'Aviation. Il retourne à la vie civile le 28 mai 1920 et s'installe à Paris. En 1930, il rejoindra la Préfecture de Police de Paris et y restera jusqu'en 1953.	
BOURIN Émile Léon Né le 13 octobre 1869 à Janville et réside à Clairoix depuis 1903. Fils d'Émile Louis et de Marie Joséphine Céline. Émile (appelé Louis) Bourin est tonnelier à Clairoix. Il a effectué son service militaire au 54^{ème} Régiment d'Infanterie en 1890. Le 2 août 1914, à l'âge de 45 ans, il est rappelé au 13^{ème} Régiment d'Infanterie Territoriale et en est libéré le 31 août 1914. Durant ce court rappel, il participe à la protection des bords de l'Oise et des unités de Génie chargées de faire sauter les ponts de l'Oise avant l'arrivée des Allemands. Il est réincorporé au 10^{ème} Régiment d'Artillerie à Pieds le 1^{er} novembre 1916. Le 1^{er} août 1917, il est détaché comme ouvrier agricole à Beauvais, puis repasse au 51^{ème} Régiment d'Infanterie le 10 novembre de la même année. Il participe à la défense des lignes en Moselle fin 1917 et dans la Somme début 1918. Il est ensuite détaché aux aciéries et forges de l'Oise, puis réaffecté au 29^{ème} Régiment d'Infanterie le 16 juillet 1918, unité alors stationnée dans l'Oise. Avec ce régiment, il participe aux opérations de Montdidier en août 1918 puis est engagé dans les combats de l'Aisne en septembre et octobre 1918. Il est libéré de toutes obligations militaires le 26 novembre 1918 à l'âge de 49 ans.	
BOURIN Joseph Émile Augustin Né le 9 avril 1871 à Janville, il réside à Clairoix depuis 1911. Fils d'Émile Louis et de Marie Joséphine Céline. Joseph Bourin est charpentier à bateaux à Clairoix. Il a effectué son service militaire au 67^{ème} Régiment d'Infanterie en 1892. Le 2 août 1914, à 43 ans, il est appelé au corps des sapeurs-pompiers de Compiègne. Libéré le 24 août, il est rappelé le 4 mai 1915 au 13^{ème} Régiment d'Infanterie Territoriale, puis est reversé au 279^{ème} Régiment d'Infanterie Territoriale le 29 du même mois. Il participe à la défense des secteurs de Nancy et de Commercy dans l'est de la France, mais n'est engagé dans aucune opération majeure. Le 27 mars 1916, il est détaché au Service de la Navigation de la Seine. Le 1^{er} novembre 1917, il est libéré du service actif et rejoint son foyer à Clairoix.	
BOUTON Louis André Né le 27 août 1880, fils de Louis Adolphe et de Marie Véron. Il est tapissier à Clairoix et père de quatre enfants depuis 1910. Exempté de service militaire pour raison de santé, il est tout de même rappelé le 30 avril 1917 dans les services auxiliaires à la 2^{ème} Section du COA (Commis Ouvriers d'Administration du 2^{ème} Corps d'Armée). Il est mis en congé d'Armistice le 18 janvier 1919.	

BOUVART Jules Fernand

Il est né le 10 février 1890 à Busigny dans le Nord. Fils de Jean-Philippe et de Marie Carpentier, il est menuisier à Clairoux où résident ses parents.

Libéré du service militaire début 1913, il est rappelé le 2 août 1914 au 42^{ème} Régiment d'Artillerie de Campagne à La Fère dans l'Aisne.

Il participe aux combats retardateurs dans la Meuse en août 1914, à la contre-offensive de la Marne, à la bataille de Champagne, puis à la défense du secteur de Verdun, puis de nouveau à l'offensive de Champagne en fin 1915 et à la bataille de Verdun en 1916.

Le 28 juillet, une opération est entreprise pour s'emparer de la tranchée du Chancelier près d'Asservillers, qui a résisté à plusieurs assauts de l'infanterie. On demande au 42^{ème} RAC de préparer le terrain de l'assaut par un bombardement préalable. L'opération a coûté près de 30 000 obus en deux jours pour une seule tranchée. La tranchée est finalement conquise en peu de pertes. Certaines pièces d'artillerie de 75 auront tiré environ 22 000 obus en trois mois !

En 1917, il est dans le secteur de Lunéville, puis en mai et juin de nouveau à Berry-au-Bac, et, en septembre, il retrouve le secteur de Verdun.

Il est promu Maréchal-des-Logis en mars 1917. Puis **il est cité** à l'ordre du régiment le 8 mai 1917 : *« Assure depuis 26 mois le ravitaillement de la batterie de tir, est venu chaque nuit sur les positions, ne voulant pas être remplacé malgré les chemins difficiles et violemment battus par l'artillerie ennemie. A montré en maintes circonstances périlleuses un sang-froid, un courage et une énergie remarquables. Le 4 mai 1917, à la tombée de la nuit, a donné de nouvelles preuves de son esprit de décision en dégageant rapidement ses voitures d'un chemin battu à tout instant par les obus de gros calibre malgré la confusion créée par un grand nombre de chevaux tués et blessés, des voitures renversées qui encombraient le passage. »*

En 1918, il participe aux offensives finales dans le secteur de l'Aisne, puis de Champagne. Il est en Lorraine au moment de la signature de l'Armistice.

Par l'ordre n° 135 du 3 septembre 1918, il est autorisé à porter la fourragère aux couleurs de la Croix de Guerre.

Il est mis en congé d'Armistice le 27 juillet 1919 et se retire à Bienville.

**BRUIANT Marceau Edilbert**

Né à Clairoux, fils de Louis Alfred et de Martine Fegolot habitant à Jaux.

Marié le 4 juin 1912 avec Adrienne Bailleux de Jaux.

Incorporé le 9 octobre 1913 au 54^{ème} Régiment d'Infanterie de Compiègne, il y effectue ses classes et moins d'un an après, son régiment se porte à la frontière belge avant que la mobilisation générale ne soit prononcée.

Il participe aux batailles suivantes : retraite avec combats retardateurs en août et septembre 1914, contre-offensive de la Marne en fin d'année, début 1915 sanglante bataille des Éperges, puis en septembre et octobre 1915, la seconde phase de la bataille de Champagne.

Il est nommé caporal le 30 mai 1916.

Il passe au 267^{ème} Régiment d'Infanterie le 11 juin 1916.

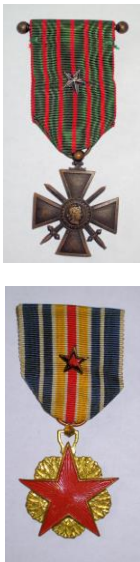
Il est engagé dans les combats de Verdun d'avril à juin 1916, puis l'unité est envoyée au bois de Beaumarais dans l'Aisne. Le 6 septembre 1917, alors que le secteur est relativement calme, le caporal Marceau Bruiant va profiter de cet instant de répit pour rétablir les liaisons téléphoniques de sa section qui ont été fortement endommagées par les récents bombardements. Au cours de cette entreprise, il est blessé au coude droit par une balle de fusil.

Cité à l'ordre de la 69^{ème} Division d'infanterie n° 238 du 19 septembre 1917 : *« Gradé énergique, a montré en toutes circonstances un sang-froid digne d'éloges. A assuré les liaisons téléphoniques de son poste dans des conditions très difficiles. A été blessé en réparant les lignes téléphoniques rompues par les bombardements. »*

Croix de guerre, étoile d'argent.

Invalide, il rentre au dépôt du 67^{ème} Régiment d'Infanterie (et du 267^{ème} RI) le 16 avril 1918.



Passé au 101^{ème} Régiment d'Infanterie le 1^{er} septembre 1918, il est mis en congé d'Armistice le 27 juillet 1919 et se retire à Soissons en tant que représentant de commerce.	
BUTIN Armand Né le 3 octobre 1881 à Clairoux, fils d'Arthur et de Zémélia Siry habitant ce village. Armand est maçon à Clairoux. Il effectue son service militaire en 1902 au 17^{ème} Régiment d'Artillerie de Campagne. Il est logiquement rappelé dans cette arme le 11 août 1914 à La Fère (Aisne) au groupe divisionnaire. Il participe à la retraite générale de 1914, non sans avoir tiré des obus sur les troupes allemandes, puis en février 1915 aux attaques de Champagne dans le secteur de Beauséjour. En août 1915, il est évacué pour une maladie sérieuse. Il naviguera entre séjours à hôpital et retours au dépôt de l'unité, sans jamais pouvoir retourner au front. Il est mis en congé d'Armistice le 19 mars 1919.	
BUTIN Charles Étienne Né le 7 mai 1879 à Clairoux, fils d'Étienne et d'Ernestine Delahaye, il est charpentier à bateaux lorsqu'il est incorporé en 1902 au 1^{er} Régiment de Génie, et est logiquement employé comme pontonnier durant son service militaire. Il est rappelé le 3 août 1914 au 3^{ème} Régiment de Génie à Arras. Il se porte sur la Belgique pour construire des ponts de bateaux et creuser des tranchées. Il se replie et participe à la contre-offensive en Champagne au cours du mois de septembre. En février 1915, son régiment organise les ouvrages de défense au cours des combats de la Woëvre. Début 1916, la compagnie est transportée à Verdun, où, sous un feu et de violents bombardements, il met en place des réseaux de barbelés. Le 25 juin 1916, il passe au 9^{ème} Régiment de Génie, compagnie 5/5B. Il est chargé de transporter par voies fluviales les unités du front. Le 30 avril 1917, il est détaché au Service de Navigation de la Seine jusqu'au 27 février 1919, date de sa mise en congé d'Armistice.	
BUTIN Étienne Né le 17 juin 1887 à Clairoux, fils d'Étienne et d'Ernestine Delahaye. Il est charron à Clairoux. Il est incorporé en 1909 au 54^{ème} Régiment d'Infanterie à Compiègne. Mais il est réformé en 1911. Il passera en commission de réforme en novembre 1914 et sera redirigé vers le 3^{ème} Régiment de Génie et passe à la compagnie 6/3 en janvier 1915. Il est blessé au combat de Champagne le 27 septembre 1915 près d'Aubépine (Marne) par un éclat d'obus à la fesse droite. Il participe aux combats de Verdun en 1916 et au « Chemin des Dames » puis à la bataille de l'Yser (Flandres belges) en 1917. Enfin en mars 1918, sa compagnie est envoyée sur le front de l'Oise vers Noyon pour renforcer les points de défense de l'Infanterie. Cité à l'ordre du régiment n° 46 le 29 avril 1918 – Croix de guerre avec étoile de Bronze. <i>« Sur le front en avril 1915, s'est constamment fait remarquer par son courage et son mépris du danger, s'est encore distingué pendant les combats 27 et 28 mars 1918 par son sang-froid et son entrain sous la fusillade et le bombardement ».</i> Il est libéré du service actif le 26 mars 1919.	
BUTIN Germain Alfred Né le 31 juillet 1895 à Clairoux, fils du feu Louis Butin et d'Ernestine Ancel. Il est maçon à Clairoux au moment de son incorporation le 18 décembre 1914 au 126^{ème} Régiment d'Infanterie. Après ses classes, il passe au 410^{ème} Régiment d'Infanterie le 21 mars 1915. Il est grièvement blessé à Ville-sur-Tourbe par une explosion d'obus, et évacué le 29 septembre 1915 sur l'hôpital auxiliaire n° 117 à Paris. Le 11 décembre, il rentre au dépôt pour une convalescence de 15 jours, ce qui lui permet de revoir sa	

famille, mais doit repartir en renfort le 20 décembre 1915.

Il participe à la bataille de Champagne, où il est de nouveau évacué, puis à la bataille de Verdun durant l'année 1916.

Il se retrouve en août et septembre 1917 à Craonne et au « Chemin des Dames ».

Il est intoxiqué par gaz à Achery dans l'Aisne le 29 octobre 1918 lors de l'offensive mais ne sera pas évacué.

Cité à l'ordre de la Division n° 408 le 29 avril 1918 pour l'attribution de la Croix de guerre :

« A contribué au succès d'un important coup de main en aidant au lancement des passerelles avec un entier dévouement et un complet mépris du danger ».

Cité à l'ordre du bataillon d'infanterie n° 78 le 25 novembre 1918 :

« Agent de liaison dévoué et courageux. A toujours exécuté les missions qui lui ont été confiées, malgré les violents bombardements. Gravement intoxiqué, a refusé de se laisser évacuer ».

Il est libéré le 28 août 1919.



Des combattants de Clairoux du 13^{ème} Régiment d'Infanterie Territoriale et du 3^{ème} Bataillon d'étape protègent les dernières unités alliées de Compiègne

Commandé par le Lieutenant-colonel Le Moyne, le 13^{ème} RIT est activé le 1^{er} août. Il reçoit les cadres les jours suivants et le régiment est presque au complet vers le 15 août. Il se compose essentiellement de trois bataillons.

Les « vieux » sont renvoyés à l'instruction au quartier Royallieu.

Voici ce que relatent les journaux de marche et d'opérations : « Le 28 août 1914, le 2^{ème} bataillon reçoit l'ordre de garder les routes de Margny, Clairoux et Choisy-au-Bac. Depuis quelques jours, le repli des unités du Nord peut entraîner des désordres, nos anciens renforcent donc l'action de la maréchaussée ».



Soldats du 13^{ème} RIT dans la région de Compiègne fin août 1914 (collection privée).

Le 29 août, le régiment, qui ne possède ni mitrailleuse, ni voiture et seulement onze paquets de cartouches par homme, fait partie des dernières unités du secteur de Compiègne avant l'arrivée imminente des Allemands. Aucune autre réserve de munitions n'existe dans cette garnison. Le général commandant la place promet d'envoyer des cartouches pour le cas où le régiment devrait la défendre. Le reste de l'armée du Nord et les Anglais continuent de se replier vers le Sud et ne font que traverser cette ville.

Le 30 août, une compagnie du 1^{er} bataillon vient renforcer celle en place à Clairoux. Le quartier général est installé depuis le 28 à Compiègne et signale déjà des patrouilles de cavaliers Uhlans à Ribécourt.

Pour le moment, les « vieux » du 13^{ème} RIT, parmi lesquels environ une trentaine sont clairoisiens, protègent une section de démolition de la 19^{ème} compagnie (appartenant au 5^{ème} Régiment de Génie) commandée par le Lieutenant Chidaine, qui a déjà procédé à diverses destructions sur la ligne de Soissons à Compiègne les jours précédents.

La situation est tendue ; alors que la section « Chidaine » dispose les charges de démolition sur les ponts de la ligne de Soissons à Clairoix-Compiègne et à Verberie, le Lieutenant-colonel Le Moyne a rendez-vous à 10 heures au QG (Quartier Général). Le général commandant la place lui a conseillé finalement de ne pas la défendre, ayant lui-même reçu un ordre d'évacuation.

À 15h30, le Lieutenant-colonel demande des ordres écrits sur la conduite à tenir en cas d'attaque, mais les services de la place ne fonctionnent plus.

À 16h, il se rend à la mission H (mission française attachée à l'état-major du Général anglais French) encore en place au château de Compiègne et demande des ordres plus précis, ordres nécessaires étant donné l'importance de Compiègne, du château historique et de la manière de faire des troupes allemandes.

La mission H ne lui donne pas d'ordres et en réfère aux services de l'arrière.

À 18h, le Lieutenant-colonel, qui avait laissé un cycliste interprète à l'état-major anglais, apprend qu'une colonne d'environ 6 000 cavaliers ennemis a été aperçue prenant la direction de Nemfry, Wacquemoulin, Ménencourt et le pont de Verberie. Le colonel anglais qui a donné cette information à l'interprète ajoute « *nous ne sommes pas en force, nous allons nous retirer* ».

Devant cette situation, il se décide à donner l'ordre de repli sur Verberie, laissant le 1^{er} bataillon pour couvrir le retrait de l'état-major anglais. Il dispose des deux autres bataillons pour parer au mouvement tournant des Allemands.

À 22h, il reçoit l'ordre de faire embarquer le régiment en gare de Compiègne.

Le 30 août à minuit, il se rend à la gare du Meux et téléphone en gare de Compiègne pour prévenir le chef de gare de l'embarquement le lendemain de son régiment, qui compte environ 3 000 hommes. On lui apprend qu'il sera impossible d'en embarquer plus de 1 000.

À 6h il reçoit l'ordre de regrouper ses hommes à Senlis et à 8h il réceptionne enfin 315 caisses de munitions pour ses fusils Lebel.

Dans la nuit, il prévient la mission H une dernière fois de sa situation et se rend à Verberie.

Le 31 à 9h, la gare de Compiègne est définitivement évacuée.

À 10h55, sur l'ordre du Général Fowkes, commandant le Génie des troupes anglaises, le dispositif de démolition du pont de Soissons doit être activé.

À 11h, le Lieutenant Chidaine fait sauter le pont de chemin de fer sur l'Oise à Compiègne.

Le pont-route du centre-ville vient d'exploser à son tour.

Le pont de Verberie est détruit à 21h15, heure à laquelle les premiers éléments allemands investissent Clairoix. » (Extraits des JMO des 13^{ème} RIT et du 5^{ème} RG).

Dans ce secteur, la section du Lieutenant Chidaine sera donc la dernière unité présente le 31 août avant l'occupation allemande. Occupation qui durera seulement 14 jours, et, c'est ainsi que le 13^{ème} RIT, et nos braves « vieux » de Clairoix, quittent l'Oise pour venir renforcer les unités qui seront bientôt engagées dans la contre-offensive de la Marne.

En attendant, le 13^{ème} RIT se regroupe à Laval. Il sera de retour le 10 octobre à Compiègne. Il contribuera à la garde de prisonniers, à l'aménagement de terrains d'aviation et de services divers avant d'être refondu dans divers régiments d'infanterie.

Les « C »

CARLUY Edgard Né le 30 novembre 1873 à Venette, fils d'Eugène Casimir et de Léa Clémentine Leclere. Il est charretier à Clairoux. Le 25 septembre 1914, il est rappelé au 13^{ème} Régiment d'Infanterie Territoriale à Compiègne. Après le repli de Compiègne, il participe à la contre-offensive, et, de l'hiver 14 et durant toute l'année 1915 à la bataille de l'Yser. Le 18 janvier 1916, il passe au 94^{ème} Régiment d'Infanterie et participe aux batailles de Verdun en mars et avril et de la Somme en septembre et novembre 1916. En 1917, il se trouve sur le saillant de l'Aisne à Berry-au-Bac. Enfin en 1918, il est engagé dans la bataille de la Somme et notamment la prise de Montdidier. Il est mis en congé d'Armistice le 3 janvier 1919.	
CARPENTIER Louis Émile Né le 14 mars 1895 à Clairoux, fils de Louis Ernest et de Marie Joséphine Bourin, il est plâtrier à Janville. Il est incorporé le 18 décembre 1914 au 161^{ème} Régiment d'Infanterie, y fait ses classes, et, est envoyé au 94^{ème} Régiment d'Infanterie le 13 avril 1915. Il participe aux combats de l'Argonne. Le 25 juin 1915, il passe au 8^{ème} Bataillon de Chasseurs à pied et y est promu caporal le 10 octobre 1915. Il continue les combats de l'Argonne jusqu'en début 1916. Puis son bataillon est envoyé dans le secteur de Verdun lors de l'attaque allemande. Le bataillon enlève la cote 265 à l'ennemi et renverse la situation dans le secteur. Au cours de cette contre-attaque, le caporal Louis Carpentier est grièvement blessé au Mort-Homme près de Douaumont le 26 mars 1916 et décède à l'hôpital militaire de Verdun le même jour. Son nom ne figure pas au monument aux morts de Clairoux mais à celui de Janville, lieu de résidence de ses parents.	  Médaille Militaire remise à la famille à titre posthume.
CARPENTIER Paul Louis Émile Né le 13 mars 1885 à Bergues-sur-Sambre (Aisne), fils de Louis Joseph et Julienne Gabet habitants de Clairoux, il s'engage au 36^{ème} Régiment d'Infanterie en 1904 et retourne à la vie civile en 1908. Il devient ouvrier à Clairoux. Le 4 août 1914, il est rappelé au 254^{ème} Régiment d'Infanterie et fait partie de la 18^{ème} Compagnie. Dès les premiers combats, il est fait prisonnier à Maubeuge le 14 septembre 1914. Il est interné au camp de Munster en Allemagne et n'en sera rapatrié que le 10 décembre 1918. Il est réaffecté au 54^{ème} Régiment d'Infanterie de Compiègne et sera mis en congé d'Armistice le 20 mars 1919.	
CARPENTIER Siméon Louis Né le 3 mars 1889 à Bergues-sur-Sambre (Aisne), frère de Paul, ses parents vivent à Clairoux, il est ouvrier à Viroflay près de Versailles. Le 2 août 1914, il est rappelé au 164^{ème} Régiment d'Infanterie de Charleville-Mézières. Il participe à la défense de Verdun en septembre 1914, puis à la contre-offensive de la Marne. Il combat sur la Woëvre et au Mort-Homme en 1915, puis au début de la bataille de Verdun en 1916. Il est porté disparu le 22 février 1916 au bois de Ville (Meuse). Le 3 mai 1916, la Croix Rouge annonce qu'il est détenu au camp de Minsten (Allemagne). Probablement pour raisons médicales, il est rapatrié avant la fin des hostilités le 4 mai 1918. Il est réaffecté comme brancardier à la 22^{ème} section le 6 juin 1918 et sera mis en congé d'Armistice le 2 août 1919.	

CHARTON Arthur Émile Né à Choisy-au-Bac le 10 août 1887, fils d'Émile Joseph et d'Andrée Élisabeth. Il est charpentier de bateaux à Clairoix. Au début de l'année 1914, il trouve un emploi de charpentier à bateaux sur les quais parisiens. Mais avec la mobilisation générale, il est rappelé et rejoint le 3 août le 45^{ème} Régiment d'Infanterie. Il est réformé puis versé dans les services auxiliaires. En juin 1917, il passe à la 15^{ème} Section d'infirmiers et rejoint Salonique le 12 Juin 1917. Il participe aux combats de la boucle de la Cerna puis aux derniers combats dans les Balkans jusqu'à la signature de l'Armistice. Il est démobilisé le 16 avril 1919, puis se retire à Clairoix où il poursuit son métier de charpentier au Port à Carreaux.	
CHATRIEUX Alfred Émile Il est né le 4 novembre 1878 à Wavignies comme ses frères. Et tout comme eux, il est maçon. Le 3 août 1914, il est rappelé au 5^{ème} Régiment d'Artillerie à pieds. Il passe au 35^{ème} Régiment d'Artillerie de Campagne le 3 septembre 1915, puis le 18 octobre au 304^{ème} Régiment d'Artillerie Lourde, 7^{ème} Batterie comme canonnier-conducteur. Il est engagé dans le secteur de Fismes dans l'Aisne, puis en Champagne en 1918. Il est mis en congé d'Armistice le 23 janvier 1919.	
CHATRIEUX Edgard Il est né le 27 avril 1880 à Wavignies et est le frère benjamin. Il est maçon et deviendra entrepreneur de travaux. Le 11 août 1914, il est rappelé au 54^{ème} Régiment d'Infanterie. Il participe aux combats retardateurs et de repli en août 1914, à la contre-offensive de la Marne. En février et mars 1915, il est engagé dans le secteur sanglant des Éparges (Meuse). Puis au mois de septembre, il combat en Champagne. Il est blessé par balle à la tête dans le secteur de Souain (Nord de Reims) le 25 septembre 1915. Il deviendra invalide à 10 % à la suite de cette blessure et fera régulièrement des vertiges. Après sa convalescence assez longue, il est affecté au 6^{ème} Escadron du Train. Il est mis en congé d'Armistice le 22 février 1919.	
CHATRIEUX Édouard Jérôme Né à Wavignies dans l'Oise le 23 septembre 1877, il est maçon de métier. Le 3 août 1914, il est rappelé au 13^{ème} Régiment d'Infanterie Territoriale. En mars 1916, il est affecté à Montluçon dans la logistique ferroviaire. Le 19 juillet 1917, il passe au 121^{ème} Régiment d'Infanterie et participe aux campagnes de Verdun de 1917 (combats du Bec de Canard, Bois Camard, Cote 304, tranchées Dorothée et Delhomme), puis en 1918, il est engagé dans les combats de Saint-Mihiel. Il passe au grade de sergent le 29 juin 1918. Il est mis en congé d'Armistice le 14 février 1919.	
CHED'HOMME André Louis Il est né à Moyenneville, par Saint-Just, le 27 juin 1880. Fils de Bertrand Pascal et de feu Margueritte Séron. Il s'engage dans l'armée en 1898 au 17^{ème} régiment de Chasseurs. Il est versé au 2^{ème} Bataillon d'Infanterie légère en Afrique et participe à la campagne de pacification en Algérie de 1901 à 1903. Il retourne à la vie civile et devient jardinier, puis s'installe à Clairoix en 1913. Il est rappelé le 12 août 1914 est rejoint le 254^{ème} Régiment d'Infanterie. Le 17 septembre 1915, il reçoit les galons de caporal. Il participe à la défense de Maubeuge en août 1914, à la bataille de la Marne et à la contre-offensive dans le secteur de Soupir dans l'Aisne où son régiment est stationné durant toute l'année suivante.	

En avril 1916, il est envoyé à Verdun. Il participe aux combats du Mort-Homme, du ravin de Chattencourt et de la tranchée en « Y ». Enfin, il est engagé à la tranchée de Cumières où la citation du régiment rapporte : « <i>C'est à Cumières que le 254^{ème} RI est mort en beauté le 23 mai 1916, qu'il a été enseveli dans sa gloire, ses unités n'étant plus que des ombres tragiques, drapées de pourpre...</i> » Il est tué au cours de ces combats. Son nom est gravé au monument aux morts de Clairoux. Il reçoit à titre posthume la médaille militaire avec la citation suivante : « <i>Brave et courageux caporal. Mort glorieusement pour la France à Cumières le 23 mai 1916.</i> »	 Médaille Militaire remise à la famille à titre posthume.
CLERET Émile Omer Né à Clairoux le 14 février 1897. Fils d'Omer Eustache et d'Henriette Ismérie Carpentier résidant à Clairoux. Émile est charretier de profession. Normalement rattaché à la classe de 1917, il est incorporé le 9 août 1916 au 132^{ème} Régiment d'Infanterie pour y faire ses classes, puis il est versé au 9^{ème} Bataillon du 71^{ème} Régiment d'Infanterie début février 1917. Avec ce régiment, il participe en 1917 aux combats de Popincourt dans la Somme puis de la Marne au Mont Blond et à Cornillet. Il termine l'année par la défense des lignes dans le secteur de Verdun. Il passe au 81^{ème} Régiment d'Infanterie le 11 novembre 1917 puis est directement envoyé en Alsace le même mois. Il est engagé dans les combats de Cernay où il est blessé le 23 janvier 1918. Évacué sur l'hôpital de campagne et ne rejoint son unité que le 30 avril 1918 qui, entre-temps, a été déplacée en Flandre belge. Il est de nouveau engagé dans les durs combats des Monts de Flandre, notamment aux lieux-dits de Locre, du Mont-Rouge et de l'Hospice. Puis, après ces combats, le régiment est de nouveau envoyé dans l'Est de la France à Erbéviller, Lorraine. Il y est cité à l'ordre du régiment n° 118 le 1^{er} août 1918 : « <i>Toujours volontaire pour les missions dangereuses, après avoir passé 18 heures entre les lignes, a parfaitement assuré la protection d'un groupe d'attaque chargé de faire des prisonniers dans les lignes ennemies.</i> » Il reçoit la Croix de Guerre avec étoile de bronze. Son régiment est ensuite dirigé vers les combats offensifs de l'Aisne en septembre 1918. Il se distingue lors de la prise de Mortiers. Nos hommes, dont l'avance a été aussi rapide que décidée, « collent » aux tirs de nos canons de 75, avec un tel élan que les mitrailleuses ennemies, comme l'avoue plus tard un officier allemand prisonnier, virent nos hommes suivre littéralement nos obus, et, malgré l'énergie de leur résistance, durent capituler. Mortiers est conquis, nettoyé, dépassé (extrait du journal de marche du 81^{ème} RI). Citation à l'ordre de la division n° 94 le 8 novembre 1918 : « <i>Très bon soldat d'un courage exemplaire, le 25 octobre 1918, s'est élancé un des premiers derrière son chef de section malgré un feu violent de mitrailleuses. A contribué à réduire plusieurs groupes ennemis fortement retranchés et à capturer plus d'une trentaine de prisonniers.</i> » Il reçoit la Croix de Guerre, étoile d'argent qu'il agrafe à sa précédente médaille. Pour lui, la guerre s'arrête dans ce secteur. Il est mis en congé d'Armistice le 9 septembre 1919, et se retire comme charretier à Cachan en 1920.	 
CLERET Henri Gustave Frère benjamin d'Émile, il est né le 14 juillet 1889 à Clairoux. Il est incorporé le 17 avril 1918 au 46^{ème} Régiment d'Infanterie. Il est hospitalisé et mis en position de réforme au service armé en juillet. Mais il est maintenu au dépôt du régiment. Il est démobilisé le 23 juin 1921.	

CLERET Omer Eustache Né à Coudun le 6 octobre 1867, il est ouvrier à Clairoux. Il est le père d'Émile et d'Henri précédemment cités. Le 2 août 1914, à l'âge de presque 47 ans, il est rappelé au 13^{ème} Régiment d'Infanterie Territoriale à Compiègne. Il participe à la défense du secteur de Compiègne fin août, se replie, prend part à la contre-offensive de la Marne. Compte-tenu de son âge, il est renvoyé à son foyer le 26 février 1915.	
COURTHEOUX Georges Émile Né à Clairoux le 22 juillet 1880. Fils d'Émile Charles et d'Estelle Fréssard de Saint-Jean-aux-Bois, il est tonnelier à Paris au quai de la Rapée. Il a effectué son service militaire en 1902 au 29^{ème} Régiment d'Artillerie de Laon, et, est rappelé le 12 août 1914 au 5^{ème} Groupe d'artillerie de campagne d'Afrique, 4^{ème} batterie du 29^{ème} RAC qui appuie les troupes d'infanterie de marine engagées dans les opérations de repli dans la Meuse, dans la contre-offensive en Champagne. Son régiment est notamment engagé au plus près du front, vers la butte du Mesnil et à Aubérive en Champagne durant les campagnes de 1915, puis à Rancourt et Belloy-en-Santerre dans la Somme en 1916. Les artilleurs sont toujours employés sous un feu violent de tirs de contre-batteries allemands. Fin mars 1918, il se trouve dans la région de Compiègne pour faire face à l'offensive allemande du Matz. Il est engagé à Chevincourt et à Thiescourt en avril et vers Soissons en mai. Le 30 janvier 1919, il est cité pour l'ensemble de ses actions au cours de la guerre : « <i>Comme servant à la batterie de tir, a toujours fait preuve de calme et de sang-froid. Bon soldat dévoué et consciencieux.</i> » Il est mis en congé d'Armistice le 1^{er} mars 1919 et se retire en région parisienne où il décède l'année suivante.	
COUVERCELLE Albert Maurice Né à Clairoux le 10 février 1885, fils de Marie Albert et de Marie Cornet de Villers-Cotterêts. Au moment du déclenchement du conflit, il est cuisinier à Paris. Il est rappelé au 156^{ème} Régiment d'Infanterie de Toul le 2 août 1914. Il participe aux campagnes d'Alsace de septembre à octobre 1914. Puis il est envoyé combattre dans les Flandres de novembre 1914 à avril 1915. La campagne d'Artois démarrant dès avril, il participe en juin à l'attaque du carrefour des 5 chemins où 1 300 hommes du régiment sont tués, blessés ou disparus (un tiers des effectifs). Enfin, il est engagé dans la bataille de Verdun, où, cette fois, 1 200 hommes sont de nouveau tués, blessés ou portés disparus sur la Côte du Poivre. Le 24 juin 1916, il passe au 150^{ème} Régiment d'Infanterie. Il est tué le 10 octobre 1916 à Sailly-Saillisel dans la Somme au cours d'une attaque des tranchées allemandes de Teplitz et de Berlin. Son nom est inscrit au monument aux morts de Marest-sur-Matz.	  Médaille Militaire remise à la famille à titre posthume.
COUVERCELLE Louis Georges Il né à Clairoux le 27 avril 1887. Il est le frère cadet d'Albert. Comme lui, il est cuisinier pâtissier mais vit à Auxerre. Le 2 août 1914, il est rappelé à la 2^{ème} Section des Infirmiers militaires. Le 27 janvier 1917, il est affecté au 10^{ème} Régiment d'Infanterie et est engagé dans les combats de Champagne dans la vallée de la Tourbe, à Suippes et au lieu-dit La Courtine. Le 17 juin 1917, il passe au 157^{ème} Régiment d'Infanterie, 9^{ème} bataillon, puis au 27^{ème} Régiment d'Infanterie le 28 octobre de la même année. Il participe à la deuxième bataille de la Marne en octobre 1918, mais comme beaucoup, contracte la grippe espagnole. Il décède le 3 novembre 1918 à l'ambulance de Vertus des suites de cette maladie. Son nom est inscrit au monument aux morts de Marest-sur-Matz et à Paris.	  Médaille Militaire remise à la famille à titre posthume.

La main d'œuvre absente, l'occupation allemande et les nouvelles contraintes

La mobilisation accomplie, le comte de Comminges, en tant que maire, se retrouve bien seul face à ses responsabilités. L'un de ses valets, Ernest Nevous, son cocher, Désiré Delépine, son secrétaire de mairie Jules Grosmangin, et même l'instituteur Adolphe Bergès, qui, de temps à autre, secondait ce dernier dans le rôle d'officier d'état civil, sont partis au front. Tout au plus peut-il demander l'aide de certains notables âgés pour le seconder.

La mobilisation générale, qui fonctionne au-delà des espérances du commandement, ne tenait que sur le principe d'une guerre rapide, faites de mouvements dissuasifs, la diplomatie devant clore l'action. Celle-ci s'éternisant, le rappel des tous les corps de métiers paralyse *de facto* l'activité économique du pays et bien évidemment celle du village. Toute l'activité est touchée au point que toute l'organisation doit être repensée.

L'instituteur Adolphe Bergès n'est pas remplacé. Il ne le sera pas pour la rentrée des classes, bien que le ministère de l'Instruction Publique ait promis de mettre en place des intérimaires dès septembre. De Comminges dans *La Zone Dangereuse* témoigne : « *Les enfants, qui eussent dû être à l'école, se sauvaient de loin.* » (p. 152). Les deux aides boulangers travaillant à la boulangerie Bédiez, Edmond Dugrosprez et Maurice Honnas, ont rejoint leur régiment. M. Bédiez s'apprête également à rejoindre le 13^{ème} RIT à Compiègne. Madame Bédiez, la patronne, reste pour assurer le ravitaillement du village, probablement aidée d'un apprenti fraîchement formé. Un seul pain est produit, un pain de quatre livres. Encore faut-il envisager de le rationner. Les patrons-meuniers de Clairoix restent en place. Prosper Legentil, du moulin des Avenelles, aurait dû être mobilisé ; il est maintenu dans son activité. Quant à Louis Igneux, du moulin de Foisselles, il est trop âgé pour partir à la guerre. Le maréchal-ferrant David doit partir à son tour. Suivent les menuisiers, les maçons, les cultivateurs... Les ouvriers de la briqueterie Bouraine, et le patron lui-même, ont quitté l'entreprise, à l'exception de trois ouvriers belges. Les charrons, les peintres, les jardiniers, les commerçants, les valets de pied... Environ 160 hommes quittent leur foyer ou leur employeur à Clairoix dans les quinze jours qui suivent le décret de mobilisation générale.

Le comte de Comminges, ancien militaire, ne peut plus être rappelé à l'activité en raison de la limite d'âge. Il se retrouve donc bien seul, entouré d'hommes trop jeunes ou trop vieux, et de femmes. Mais ceux-ci sont tout aussi déterminés et vont bientôt compenser la disparition des forces vives du village. Comment vont-ils relever le défi ? Plusieurs chapitres leurs seront consacrés dans les prochains ouvrages.

Au 15 août 1914, les bruits de l'activité humaine se sont tus. Le curé Malherbe officie pourtant dans une église pleine. Mais le mois d'août est un mois suspendu aux nouvelles du front. La construction de la nouvelle école communale est à l'arrêt ; seul un mur d'un mètre de haut en dessine les contours. Les maîtres d'œuvre Stra et Chatrieux, les maçons et les charpentiers, ont été mobilisés. L'usine électrique située à Clairoix (actuellement le restaurant chinois en direction de Margny et Compiègne) tourne au ralenti. Les moissons, dont une partie des récoltes sera soumise à la réquisition ordonnée par le Préfet, sont bonnes mais les mains vont manquer. Les chevaux de trait vigoureux ont été réquisitionnés. Il faut s'organiser et vite !

La bataille d'août 14 sera décisive. Le village ne reçoit pas de lettres de ses soldats depuis le 25 août. Le courrier des hommes partis au front fonctionne très bien. Une lettre met trois ou quatre jours pour arriver à son destinataire. Mais la censure ne permet pas d'en apprendre plus. L'offensive allemande gèle les opérations postières. On parcourt alors le journal local *Le Progrès de l'Oise*. Pourtant, après les feuilles encourageantes de la mi-août, la situation laisse planer le doute. Le journal titre dans le numéro du 28 août « *Les troupes franco-anglaises dans le Nord ont été légèrement ramenées en arrière. La résistance continue.* » Est-ce tout ? Va-t-on céder à la panique ? Les trains en provenance du nord sont chargés de blessés tandis que de longs convois français et anglais se replient sur la route de Noyon-

Compiègne. Des Clairoisiens affirment même avoir vu des péniches descendre le cours de l'Oise chargées de civils français ou belges évacuant le nord du pays. Le dimanche 30 août, le journal évoque « *une stabilisation d'une ligne de défense de la Somme aux Vosges* ». La Somme ! « *Les alarmistes sont les pires des Français* » précise-t-il. En repliant le journal sur son bureau, et, après avoir analysé la situation, le comte de Comminges sait désormais qu'il devra faire face en tant que maire à une situation sans précédent.

Des mesures de restrictions alimentaires sont à envisager rapidement. Très rapidement.

Quelques familles de Clairoix ont déjà évacué devant la menace, laissant divaguer poules et lapins, fourrages divers, incitant au pillage général, qui finalement n'aura pas lieu.

Mais les événements s'enchainent si vite que les mesures administratives seront finalement prises par l'occupant allemand. D'ailleurs, celui-ci fait irruption dans le village le 31 août 1914. La cavalerie passe en reconnaissance, suivie de l'artillerie prussienne et de ses trains de munitions. Quelques temps plus tard, installée sur les hauteurs de Margny, elle canonne le sud de Compiègne. La population se cloître. Les volets des maisons sont clos. Chacun peut entendre, la peur au ventre, les rues s'emplir d'hommes et de cliquetis divers. Un œil indiscret permettrait de percevoir au travers de persiennes des silhouettes vert-de-gris coiffées d'un casque à pointe recouvert d'un tissu jaunâtre et portant un numéro. Des chevaux hennissent. Une ou plusieurs voitures passent, s'arrêtent. Les ordres claquent dans une voix gutturale. Maintenant... que va-t-il se passer ?

Le comte de Comminges, qui de coutume reçoit dans le bureau privé de sa villa, a traversé la rue et rejoint la mairie en face. Il attend. Il attend dans son bureau de maire. Droit. Vêtu de sa veste de tweed, il a pris soin de porter un col droit cellulo-toile auquel se fixe une cravate assortie au gilet tailleur. Le pantalon de cavalier mastic et les bottes fauves sont portés avec élégance ; il sort. Il demande en allemand à parler à l'officier du détachement. Un soldat à veste croisée, ornée d'épaulettes argentées, col haut et coiffé d'une casquette avance. Une conversation s'engage en allemand.

La teneur des propos n'est pas connue.

Le maire, quoique de petite taille, mais aux yeux gris perçants, fit sans doute forte impression face aux officiers allemands au point d'en réduire leurs velléités.

Il prendra soin de faire prévenir la population du village et la rassurer.

Les réquisitions de fourrage prévues par le Préfet seront finalement entreprises par l'armée allemande. Mais l'une des premières exigences de l'occupant sera la propreté des rues :

Art. 1 : Tous les jours avant 9h du matin, chacun devra balayer le devant de sa maison et la moitié de la rue dont celle des riverains, et faire disparaître les tas d'ordures et de poussières.

Art. 2 : Les contrevenants à cet arrêté se verront adresser procès-verbal en cas de mauvaise volonté ; de plus ce nettoyage sera exécuté à leur frais par les soins de la municipalité en tarif de 0,25 centimes par jour, lesquels seront perçus par le percepteur avec les autres impôts.

Quelle humiliation pour le pays inventeur de la poubelle ! Grâce au Préfet de Paris Poubelle, le principe du tri sélectif avait été inventé le siècle précédent... mais jamais appliqué. Une occupation de 14 jours. Courte, certes, mais suffisante pour bouleverser les habitudes des villageois.

Dès le 11 septembre, la canonnade est de nouveau perceptible. Elle s'était tue depuis dix jours. On s'y était presque habitué. Mais au fur et à mesure que le temps passe, le bruit lointain du canon, en roulement continue, se fait plus fort. Quand les explosions et leurs ondes de choc commencent à faire vibrer les carreaux, chacun peut mesurer un proche retournement de situation. La bataille est de nouveau engagée au sud de Compiègne. On prend soin de se cloîtrer de nouveau, dans les caves, c'est mieux.

Le départ des Allemands se fait dans la nuit du 12 au 13 ; leurs pionniers font sauter les ponts de Clairoix (du Bac-à-l'Aumône) et de Choisy-au-Bac.

Une troupe chassant l'autre, l'armée française procède à son tour à son entrée libératrice... et aux réquisitions d'usage.

La libération du village s'est effectuée très exactement le 13 septembre à 12h55 avec l'arrivée très remarquée de la 37^{ème} Division d'infanterie. Selon les habitants de Margny, des éléments ennemis séjournent encore sur les hauteurs du mont Ganelon. Le secteur est pris sans combat. L'état-major de la 73^{ème} Brigade, suivi du gros de la Division, cantonne dans le village. Le 2^{ème} Régiment de tirailleurs, affecté à sa sécurité, séjourne dans les champs. Les

tenues chamarrées des Zouaves et des Tirailleurs marocains impressionnent, surtout les jeunes garçons.

Les unités, qui suivent à marche forcée, vont rapidement exercer une nouvelle contrainte sur l'activité du maire : la réquisition de logements.

Ainsi, le 3^{ème} Régiment de Zouaves, embarqué le 9 septembre à Villenauxe, arrive le 10 à Survilliers, s'y repose une journée et repart le 12, brûlant les étapes par Coudun et Clairoix. Jusqu'au 15 au matin, on ignore s'il va falloir intervenir sur la rive droite ou sur la rive gauche de l'Oise.



Les Tirailleurs sont prêts à marcher sur Clairoix.

Dans ses « souvenirs de guerre » Jules Carbonnel, soldat au 2^{ème} Régiment de tirailleurs évoque la journée du 14 septembre :

« Le reste du Régiment arrive à Venette, en bordure de l'Oise, qui le sépare de Compiègne d'où l'ennemi déjà se retire. Vingt heures plus tard la marche reprend, mais des ordres nous arrêtent à hauteur de Clairoix, où nous passons la nuit du 14.

Une certaine hésitation semble présider à notre mouvement : là-bas, devant nous, l'Oise s'infléchit à Noyon ; et le long de ses rives, comme un voile de mystère, s'étalent profondément de vastes massifs boisés à la faveur desquels l'ennemi doit se dissimuler. Les renseignements recueillis sont des plus incertains ; cependant tout nous fait pressentir une résistance qui s'organise en même temps qu'une bataille prochaine.

Le 17 au matin, la marche en avant est reprise. Nous contournons le mont Ganelon et longeons les rives de l'Oise. À droite de notre route bordée de pommiers s'étend la majestueuse forêt de Laigue où, parallèlement, chemine la 74^{ème} Brigade. Tout est calme ; l'ennemi paraît loin : nous laissons, après l'avoir traversé, une compagnie en surveillance au pont de Montmacq et gagnons Saint-Léger-aux-Bois. »

Dans son bureau, le comte de Comminges, satisfait de la tournure des événements, replie le *Progrès de l'Oise*. En effet l'édition du 19 souligne : *« Tout s'est bien passé à Clairoix pendant l'occupation allemande. Il n'y a eu de pillées que les rares maisons abandonnées. Le maire parlant allemand a pu éviter à ses administrés bien des ennuis et bien des difficultés. »*

En effet, le pire a été évité. Cependant, le front n'est pas loin. En roulement continu, le canon tonne jours et nuits. La nuit, des lueurs rouges et blafardes filtrent au travers des cimes des arbres du mont Ganelon. Ici et là un obus se perd. Le 28 octobre 1914 le premier soldat français tué à Clairoix est Jean-Baptiste Garcelon du 139^{ème} Régiment d'Infanterie. Un autre chantier débute pour le maire, la recherche d'un lieu de sépulture militaire provisoire.

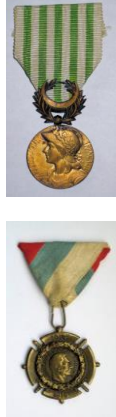
Encombrante, la troupe de passage est logée dans les champs, dans les granges, chez l'habitant. Le comte de Comminges est l'interlocuteur incontournable. *« Il menait son village militairement. Les uns l'aimaient, les autres pas, mais tout le monde lui obéissait. Car il protégeait les habitants contre les exactions des soldats. Il protégeait aussi les soldats contre la mauvaise humeur des habitants »* (« La zone dangereuse » de Saint-Marcet – de Comminges). Son autorité est incontestée, et incontestable. Elle reste ferme et est reconnue de tous. Il est le garde-fou des exigences militaires. Du reste, il entend agir par procuration des hommes du village partis au front. C'est son combat, le seul combat qu'il puisse encore livrer.

Les « D »

DALLONGEVILLE Georges Né le 9 mai 1884 à Clairoix, fils d'Ernest et Berthes Richez de Coudun. Il est ouvrier agricole à Clairoix. Ayant effectué en 1905 son service militaire au 17^{ème} Régiment d'Artillerie, il est rappelé le 3 août 1914 dans ce même régiment et rejoint le camp de La Fère. Il est affecté à la Section des Munitions d'Artillerie de ce régiment. Il est chargé de ravitailler les batteries en munitions depuis les dépôts, en étant souvent pris sous les tirs d'artillerie adverses. Après avoir retraits depuis Cesse en août 1914, il participe aux opérations de la contre-offensive de la Marne. En février 1915, au plus près des troupes d'infanterie, son régiment appuie de ses feux l'offensive sur le fortin de Beauséjour en Champagne, sous le tir incessant des contre-batteries allemandes. Puis en octobre 1916, il participe à la bataille de Verdun à Damloup, au Mont Spin en mai 1917, puis à la côte 304. Après la bataille de Verdun, c'est l'offensive de l'Ourcq et la bataille de l'Oise en août et septembre 1918. Il est mis en congé d'Armistice le 4 mars 1919.	
DANEL Jules Né à Clairoix le 13 mai 1875, fils de Marie Albert et de Julie Delassalle, il est cultivateur à Clairoix. À la mobilisation générale, il est rappelé le 14 août 1914 au 13^{ème} Régiment d'Infanterie Territoriale à Compiègne. À peine arrivé, faute d'instruction suffisante, il ne peut participer à la défense du secteur de Compiègne. Il suit le régiment et poursuit l'entraînement tant bien que mal. En janvier 1915, il est affecté au 26^{ème} Régiment d'Infanterie Territoriale et participe à la défense d'Arras, puis en fin d'année 1915 à la bataille de la Somme à Foucaucourt et à Frise. Il est employé au ravitaillement des premières lignes. En 1916, il est à Verdun. Son régiment entreprend des tâches diverses comme la construction d'abris, le déchargement de projectiles, le renforcement des casemates détruites, souvent sous une pluie de projectiles et de gaz de combat. Il est cité à l'ordre du régiment le 11 juillet 1917, ordre n° 336 : <i>« Au front depuis le 3 janvier 1915, excellent et courageux soldat, a pris part en mai 1916 à l'extension des travaux offensifs préparatoires à l'attaque du fort de Douaumont sous un violent bombardement. »</i> En 1917, il participe aux travaux de défense dans l'Aisne, puis à Noyon où il séjourne jusqu'en 1918. Il est engagé dans la bataille du Matz dans l'Oise. Il poursuit dans la bataille de Champagne en juin. C'est sur la route de Comblizy à Saint-Arnu dans la Marne qu'il est capturé par les Allemands. Il est fait prisonnier le 15 juillet 1918 et expédié en Allemagne. Il est rapatrié le 28 décembre 1918 et mis en congé d'Armistice le 6 février 1919.	
DAUSSIN Victoris Né le 5 décembre 1870 à Longueil, fils d'Armant et Hortense Grégoire, Victoris est un vieux domestique de ferme à Clairoix depuis 1905.	

Il est rappelé le 1^{er} octobre 1914 au 13^{ème} Régiment d'Infanterie Territoriale. Le 1^{er} septembre 1915, il passe au 232^{ème} Régiment d'Infanterie Territoriale. Durant la première partie du conflit de 1915 à 1917, il participe aux gardes des bâtiments officiels de Paris et par intermittence à la garde des prisonniers à Étampes. Le 11 juillet 1917, il est détaché comme ouvrier agricole à Coudun, puis passe au dépôt du 51^{ème} Régiment d'Infanterie le 10 novembre 1917. Il est mis en congé d'Armistice le 15 janvier 1919.	
DAVID César Alexandre Né le 21 février 1875 à Clairoix, fils de Noël Émile et de Victorine Seigné, il est maréchal-ferrant à Clairoix. Ayant fait en 1898 son service militaire au 17^{ème} Régiment d'Artillerie de Campagne, il est rappelé le 3 août 1914 au dépôt du 17^{ème} RAC à La Fère dans l'Aisne. À l'approche de l'armée allemande, il est renvoyé chez lui le 24 août. Il est aussitôt rappelé au dépôt du régiment le 14 septembre, une fois le village libéré. Il participe aux campagnes de Champagne (fortin de Beauséjour), où les pièces de 75 appuient les fantassins, puis l'année suivante à celle de Verdun jusqu'en août 1917. Le 30 octobre 1917, il est mis en sursis d'appel afin d'exercer son métier de maréchal-ferrant à Clairoix. Son sursis est renouvelé jusqu'en mars 1918. La bataille du Matz, tout proche, l'oblige à rejoindre son régiment au dépôt. Une fois la menace de l'Oise écartée, il est de nouveau mis en sursis et rejoint son atelier à Clairoix le 29 octobre 1918, au moment où les habitants de Clairoix reviennent dans leur village dévasté, que les derniers avaient évacué en juin 1918. Il est mis en congé d'Armistice le 12 janvier 1919. Il décèdera en juillet 1921.	
DECHASSE Alfred Pierre Né le 18 juin 1877 à Clairoix, fils d'Émile et de Marie Delasalle. Il est cultivateur à Clairoix. Comme tous les anciens, il rejoint le 13^{ème} Régiment d'Infanterie Territoriale le 14 août 1914. En septembre 1915, il est reconnu inapte par la commission de réforme pendant deux mois, ce qui lui permet de reprendre en partie les activités agricoles. Il passe au 48^{ème} Bataillon de Chasseurs à Pied le 21 janvier 1916. Il participe aux combats de défense des secteurs de l'Aisne en début d'année 1916 et à l'été dans la Somme où il séjourne jusqu'en avril 1917. Puis il retourne dans le secteur de l'Aisne où il est maintenu jusqu'en septembre. Le 1^{er} octobre 1917 il passe au 69^{ème} Régiment d'Infanterie Territoriale puis est engagé dans les secteurs de l'Aisne et de la rive droite de l'Oise jusqu'à la reprise de l'offensive allemande du Matz. Son régiment se regroupe sur Clermont en attendant la reprise de l'offensive. Il est mis en congé d'Armistice le 1^{er} janvier 1919.	
DECHASSE Paul Émile Né le 16 septembre 1887 à Clairoix, il est le frère cadet d'Alfred. Il est également cultivateur. Il a effectué son service militaire en 1902 au 67^{ème} Régiment d'Infanterie à Soissons. Ci-contre, il se fait tirer le portrait chez le photographe Cibrario peu avant sa libération du service actif en 1905. À la suite de la mobilisation générale, il est rappelé au 54^{ème} Régiment d'Infanterie de Compiègne le 12 août 1914. Après une courte remise à niveau, le 27 août, le régiment embarque pour le front en gare de Compiègne. Il participe aux combats retardateurs dans le nord, puis à partir du 5 septembre à la bataille de la Marne. Le mardi 8 septembre 1914, le régiment reçoit l'ordre de se porter à Vaux-Marie.	

Au moment où le colonel donne les ordres à ses officiers, l'état-major du régiment est pilonné par des obus allemands. Deux officiers viennent d'être tués. Dans la nuit du 9 septembre à 3h30, l'ennemi occupe les tranchées du 54^{ème}. Les pertes sont nombreuses. Le 54^{ème} est relevé par le 106^{ème} RI. À 20h30, deux compagnies se portent au nord de Rembercourt avec ordre de tenir. Des unités du 54^{ème} RI sont maintenues sur la côte 209 jusqu'à la relève totale du régiment le 10 septembre. Le 17, il est blessé au cours des combats. Le médecin relève des plaies vésicales et pectorales sérieuses. Il meurt le 19 septembre à l'hôpital de Bar-le-Duc où il venait d'être évacué. Son nom est inscrit au monument aux morts de Clairoux.	 Médaille Militaire remise à la famille à titre posthume.
DELACOURT Florent Né le 11 octobre 1884 à Clairoux, fils de Louis Florent et de Louise Desjardins habitant ce village. Il est charron de profession. Il s'engage en 1903 dans l'artillerie et se trouve affecté en Tunisie où il fait campagne. Il s'installe en Algérie jusqu'en 1910, puis revient vivre dans l'Oise. Le 1^{er} août 1914, il est rappelé au 38^{ème} Régiment d'Artillerie à la 68^{ème} Batterie, puis à la 5^{ème} à partir 31 janvier 1916. Étant charron de formation, il affecté au dépôt du parc de réparation des pièces de canons endommagées. En 1917, il est détaché au 112^{ème} Régiment d'Infanterie pendant une année complète pour mettre en œuvre des pièces d'artillerie de tranchée durant les durs combats de la butte du Mesnil en Champagne et notamment pendant la bataille de Verdun (la côte 304, le Mort-Homme et le ravin de la Mort). En fin d'année, il est engagé sur la côte du Poivre. Le 11 février 1918, il passe à la 1^{ère} Section des Munitions d'Artillerie du 115^{ème} Régiment d'Artillerie Lourde. Son rôle est de ravitailler les batteries. Il se trouve très souvent sous le feu des canons allemands ou des bombardements aériens effectués par les gros avions Gotha. Il est mis en congé d'Armistice le 11 février 1919.	 Médaille coloniale obtenue pour campagnes en Afrique du nord
DELACOURT Lucien Né le 12 novembre 1888 à Clairoux, il est le frère cadet de Florent. Il est maréchal-serrurier et accessoirement forgeron à Nogent-sur-Oise. Compte-tenu de ses qualifications professionnelles, il est affecté sous l'uniforme à la Compagnie des chemins de fer du Nord. Il est mis en congé d'Armistice le 5 mai 1920.	
DELAHAYE Émile Charles Il est né le 2 mai 1889 à Clairoux. Il est le fils de Charles Jules et de Marthe Debout résidant à Clairoux. Il est maçon de métier. Bien qu'ayant effectué son service au 54^{ème} Régiment d'Infanterie de Compiègne, il est rappelé le 2 août 1914 au 164^{ème} RI à Verdun. Durant l'année 14, il défend la région de cette ville et participe à la contre-offensive de la Marne. En 1915, il est engagé dans le secteur Ornes, puis de la Woëvre, le Mort-Homme. Mais, le 25 décembre 1915, il est grièvement blessé au cours d'un bombardement à Loupémont. Touché par des éclats d'obus à l'épaule gauche, il est évacué à l'hôpital n° 1 de Verdun le même jour, puis acheminé dans un hôpital du sud de la France jusqu'au 17 mai 1916. Une convalescence 10 jours lui est accordée et il retrouve ses proches. Puis il entre au dépôt le 4 juin 1916 et vient renforcer le 54^{ème} RI le 26 juillet 1916. Il est envoyé dans la bataille de la Somme en juillet 1916 au fortin de Biaches, et de nouveau, à Verdun (fort de Vaux) en début d'année 1917. Il y est cité. Citation à l'ordre du régiment n° 331 du 17 mars 1917 : « <i>Très bon soldat et d'une belle attitude au feu, au front depuis le début de la campagne, a été grièvement blessé.</i> » En début d'année 1918, il est sur le front de Champagne. Il rejoint la région de Compiègne au moment de la bataille du Matz en mai. Puis il est de nouveau	 

engagé dans le secteur de Soissons. Enfin, en septembre 1918, il se distingue dans la bataille de l'Ailette. Le Poste de commandement du régiment s'installe à Condé. Vers une heure du matin, le 3^{ème} bataillon auquel appartient Émile Delahaye est envoyé sur la tranchée de Couvailles. À 6 heures, deux compagnies allemandes prononcent une violente contre-attaque précédée d'une préparation d'artillerie d'une demi-heure. Cette contre-attaque est repoussée avec des pertes violentes pour l'ennemi à en croire les nombreux cadavres retrouvés sur le terrain. Le 3^{ème} bataillon peut établir sa jonction avec le 67^{ème} RI. Cité à l'ordre du 54^{ème} régiment n° 175, le 20 septembre 1918 : « <i>S'est fait remarquer par son sang-froid le 11 septembre 1918. Quoique pris à partie, a remis en batterie sous un feu violent les mitrailleuses et a contre-battu efficacement le tir de celles-ci.</i> » Il accroche une deuxième étoile à sa Croix de guerre. Émile Delahaye a été de toutes les grandes batailles du front français et constitue un exemple de courage. Il est mis en congé d'Armistice le 15 juillet 1919. Cimentier après la guerre, sa blessure à l'épaule lui laissera de nombreuses séquelles. En juin 1934, il reçoit la médaille militaire.	
DELAHAYE Marcel Étienne Fils d'Henri Maurice et de Marie Lagny, il réside à Clairoux et se destinait à devenir menuisier. Né le 24 avril 1899 à Clairoux, il est incorporé à 19 ans le 20 avril 1918 ; il affecté au 10^{ème} Régiment du Génie. La spécialité de ce régiment est de lancer des ponts pour le franchissement des troupes. C'est ce que Marcel Delahaye fait au cours de la deuxième bataille de la Marne sous une pluie d'obus et de mitraille. Il participe aussi aux dernières offensives de septembre et d'octobre 1918. Il passe caporal le 16 septembre 1919 et est libéré le 15 avril 1921.	
DELAMARRE Vincent Achille Né le 5 avril 1894 à Longueil-Sainte-Marie, fils de Jean-Baptiste et d'Augustine Bortel, il est ajusteur mécanicien et vit à Clairoux. Il est incorporé juste après la libération de Clairoux, le 15 septembre 1914. Il rejoint le 40^{ème} Régiment d'Artillerie, et plus précisément la 9^{ème} batterie d'artillerie de montagne. Il est envoyé à l'Armée d'Orient et combat dans les Balkans. Sur place, il se porte volontaire pour les corps francs, petites unités autonomes qui doivent s'infiltrer dans les lignes bulgares et autrichiennes. Ce type de volontaires inspira l'écrivain Roger Vercelet, prix Goncourt en 1934 avec la sortie du livre « Capitaine Conan ». Son chef de section écrira : « <i>Faisant partie d'un groupe franc qui, dans la nuit du 2 au 3 avril 1915, devant Hebretesse, a réussi grâce à son audace et à sa décision à capturer deux sentinelles et à les amener dans nos lignes</i> ». Action qui aurait mérité l'attribution d'une citation et d'une Croix de Guerre. Il passe au 1^{er} Régiment d'Artillerie de Montagne le 24 février 1917 comme maître-pointeur. Puis au 2^{ème} RA de Montagne fin 1917. Il est rapatrié des Balkans le 5 mars 1919. Il est mis en congé d'Armistice le 19 août 1919.	 Médaille Serbe
DELASSALLE Albert dit Alfred Né le 10 juillet 1878 à Clairoux. Il est charcutier à Clairoux. Il est le fils de Louis Nicolas et de Marie Bocquet résidant à Clairoux. Il est rappelé le 7 août 1914 au 5^{ème} Régiment d'Artillerie à Pieds, 9^{ème} Batterie territoriale, à Péronne (Somme). Le rôle de cette artillerie est de défendre les places fortes. Lors du repli, elle passe à la défense du camp retranché de Paris, puis de Compiègne. Le 2 mars 1916, il passe à la 17^{ème} Batterie du 10^{ème} Régiment d'artillerie à Pieds. Il est mis en congé d'Armistice le 21 février 1919.	

DELASSALLE Charles

Né le 3 octobre 1878 à Clairoux, il est menuisier dans ce village. Il est le fils de Charles et de Denise Devillers.

Initialement réformé en 1903, il passe en commission de réforme et est classé bon pour le service ; le 16 mars 1915, il rejoint le 161^{ème} Régiment d'Infanterie. Il participe aux combats d'Argonne et de Champagne de fin 1915 à février 1916.

À partir du 26 mars 1916, il est détaché à la poudrerie de Toulouse comme menuisier. Il prépare les caisses qui contiendront les gargousses de poudres destinées à l'artillerie lourde.

Le 1^{er} juillet 1917, il passe au 14^{ème} Régiment d'Infanterie. Il défend le secteur de Verdun. Puis en 1918, il participe à la bataille de la Somme en avril et de l'Aisne en mai et juin. Il est engagé dans les offensives de la Marne, de Champagne et enfin d'Alsace en octobre 1918.

Il est mis en congé d'Armistice le 12 février 1919.

DELASSALLE Désiré Eugène

Né le 22 octobre 1878 à Clairoux, il est cultivateur à Choisy-au-Bac. Il est le fils d'Antoine et de Fournier Marie.

Le 13 août 1914, il est rappelé au 13^{ème} Régiment d'Infanterie Territoriale à et participe à la protection de cette ville jusqu'au repli. Nommé caporal le 27 octobre 1914, il participe à la garde de prisonniers et à la réalisation de terrains d'aviation. En 1915, son frère cadet est porté disparu sur le front de la Somme.

Le 11 juin 1916, il est reversé au 267^{ème} Régiment d'Infanterie pour défendre les secteurs de l'Aisne (Pontavert, ferme du Choléra, etc.) qui furent en 1914 le théâtre d'après combats.

Enfin le 20 septembre 1917, il passe au 154^{ème} Régiment d'infanterie et se trouve engagé dans la défense des secteurs de la Woëvre (tranchée de Calonne), puis en 1918, dans le secteur de la Somme. Au moment de l'offensive allemande dans l'Oise, il est engagé dans la contre-attaque, notamment à Bois-des-Loges et à Guiscard.

Il est mis en congé d'Armistice le 31 janvier 1919.

DELASSALLE Maurice Édouard

Né le 21 mai 1888 à Clairoux, fils d'Antoine et de Marie Fournier, il est cultivateur à Clairoux.

En octobre 1909, il est appelé au 19^{ème} Bataillon de Chasseurs et est libéré en 1911. En 1912, il choisit de servir comme garde républicain à pieds à Paris.

À la mobilisation générale, il est maintenu dans son corps afin de garder les ministères parisiens. Mais sur volontariat, les gardes sont admis à servir dans l'infanterie. Ainsi, le 25 août 1914, il passe au 97^{ème} Régiment d'Infanterie.

Il participe aux combats d'Alsace, et est envoyé, dès octobre 1914 sur le front de l'Artois.

Compte tenu de son ancienneté, il est admis en tant que sous-officier. Il est nommé adjudant le 12 mai 1915 et est affecté à la 11^{ème} compagnie du 97^{ème} RI.

Le 25 mai 1915, le commandant du 97^{ème} RI reçoit l'ordre d'attaquer les premières lignes allemandes entre la route de Béthune et le chemin de Souchez – Neuville Saint-Vaast. Les troupes d'assaut sont allégées et munies de pains d'explosif et de grenades. L'outil à la ceinture, la couverture en sautoir, contenant des vivres pour plusieurs jours, la musette emplies d'un jour de vivres et de 200 cartouches, ils partent à l'assaut à 9h. Maurice Delassalle est à la tête d'une section. La petite crête qu'il monte ne révèle rien quand soudain, de part et d'autre un tir croisé de mitrailleuses allemandes les cloue sur place à environ 45 mètres des tranchées ennemies. Ils répondent de leurs grenades et parviennent à s'approcher sur la droite de la barricade qui bloque la route de Neuville-Saint-Vaast. Mais à 20 mètres d'elle, ils sont de nouveau bloqués au sol. Une mitrailleuse ennemie tire sur eux depuis Souchez, interdisant tout mouvement. La deuxième vague, qui vient d'occuper les tranchées des 11^{ème} et 9^{ème} compagnies, engage l'assaut.



Médaille Militaire remise à la famille à titre posthume.

	Du bataillon qui monta à l'assaut, un officier est tué, l'autre disparu, 4 sous-officiers sont tués, neuf blessés, 3 disparus. Parmi ces derniers, figure Maurice Delassalle. Le 3^{ème} bataillon du 97^{ème} RI compte ce jour-là 143 tués, blessés ou disparus sur 240 hommes. Ne figurant pas sur la liste des prisonniers, sa mort sera reconnue en 1920 dans l'attaque de Souchez. Il serait inhumé à Villers-aux-Bois. Son nom est porté au monument aux morts de Clairoux.	
DELEPINE Martin Désiré Né le 5 mai 1880 à Saint-Genouph (Tours), depuis 1910, il est le cocher du comte de Comminges à Clairoux. Il quitte la villa de Comminges en serrant dans ses bras son épouse qui est la cuisinière du comte. Il est rappelé le 13 août 1914 au 266^{ème} Régiment d'Infanterie de Tours. Il participe aux campagnes de Lorraine en août 1914 et est maintenu dans ce secteur jusqu'en février 1916. Par la suite, il est affecté au service auto du 8^{ème} Escadron du Train. Il est mis en congé d'Armistice le 20 février 1920.		
DELVAL Marius Né le 11 mars 1894 à Clairoux, fils d'Eugène Jean et de Marie Dubaux habitant à Fonsomme près de Saint-Quentin. Il est ouvrier dans le canton de cette ville. Ajourné en mars 1914 pour des raisons de santé, il ne peut passer en commission de réforme. Il vit en zone occupée. Il ne sera rapatrié que le 21 novembre 1918. Il est affecté au 106^{ème} Régiment d'Infanterie le 13 février 1919. Il est mis en congé d'Armistice le 29 août 1919.		
DENIS Gustave Né à Noyon le 29 janvier 1869, il est cultivateur à Clairoux depuis 1909. Réformé, il passe en commission spéciale et rejoint le 6 août 1914 les services auxiliaires comme commis ouvrier d'administration. Le 22 août, il est de nouveau réformé. Mais la France ayant besoin de combattants, il est de nouveau convoqué en commission de réforme en 1915. Il n'y répond pas. Et pour cause ! Il est décédé le 10 octobre 1915 de la tuberculose.		
DEVILLERS Alcide Abel Il est né le 5 août 1883 à Clairoux. Fils de feu Jean Louis et d'Angelina Olivier. Marié, il est maçon à Clairoux. Il est rappelé au 254^{ème} Régiment d'Infanterie de Compiègne le 3 août 1914. Il appartient à la 16^{ème} compagnie. Il est engagé dans les premiers combats de Maubeuge en août, puis en septembre dans la bataille de la Marne. En octobre, son régiment se bat dans le Somme. Il est tué par balle le 7 octobre 1914 à Parvillers dans la Somme. À titre posthume, son épouse reçoit la Médaille Militaire le 17 janvier 1922 avec la mention : « <i>Brave soldat mort pour la France le 7 octobre 1914 des suites de ses glorieuses blessures.</i> » Son nom est inscrit au monument aux morts de Clairoux.		  Médaille Militaire remise à la famille à titre posthume.
DEVILLERS Marceau Auguste Né à Clairoux le 17 septembre 1891, frère d'Alcide. Il est également maçon à Clairoux.		

Incorporé le 10 septembre 1912, il est affecté en 1913 au 165^{ème} Régiment d'Infanterie de Verdun. En 1914, il se replie de Montmédy et défend le secteur de Verdun après la bataille de la Marne. Il est engagé dans la bataille des Éparges en 1915 et de Verdun en 1916. Il est nommé caporal le 10 mars 1916. En 1917, il participe à la campagne des Flandres. Il est évacué en janvier 1918 à la suite d'un grave accident. Réformé, il est maintenu dans des services auxiliaires. Il est libéré des obligations militaires le 3 septembre 1918.	
DRICOURT Orphile Né le 23 mai 1883 à Chevincourt. Il ouvrier à la Compagnie des chemins de fer du Nord à Clairoux. À la mobilisation, le 2 août 1914, il est maintenu dans son emploi civil, mais passe sous statut militaire à la 5^{ème} Section des Chemins de Fer de Campagne. Sa mission est de maintenir en état le réseau ferroviaire et d'en construire de nouveaux, notamment au profit de l'artillerie lourde sur voies ferrées. Il est à noter qu'à partir de 1915, il participe au doublement du réseau ferroviaire au nord et au sud de la Somme afin de ravitailler le point stratégique d'Amiens et d'assurer le ravitaillement des troupes alliées, notamment celles du Commonwealth. Il est mis en congé d'Armistice le 11 mars 1919.	 Les voies ferrées créées par les Sections.
DRUJON Auguste Il est né le 12 février 1869 à Chambly dans l'Oise et s'installe comme charretier à Clairoux en mai 1904. Il est mobilisé, peu après le départ des Allemands, le 28 septembre 1914 au 29^{ème} Régiment d'Artillerie. Étant père de sept enfants, il est provisoirement libéré de ses obligations militaires le 4 novembre 1914 comme soutien de famille. Bien que dispensé administrativement pour le restant de la guerre, il est définitivement libéré le 30 novembre 1918. Il a perdu deux fils à la guerre.	
DRUJON Étienne Il est né le 2 mars 1895 à Chambly. Fils d'Auguste (cité ci-dessus) et de Virginie Luisin habitant Clairoux. Il est cocher de profession. Il est incorporé à compter du 18 décembre 1914 au 150^{ème} Régiment d'Infanterie. Il passe caporal le 11 mai 1915. Il participe aux combats de Champagne à partir de septembre, puis de mars à mai 1916 il est engagé dans la bataille de Verdun, notamment au Mort-Homme. Après des combats dans le secteur de Saint-Mihiel, il est dirigé vers la Somme dans le secteur de Sailly-Saillisel. En 1917 il participe de nouveau aux combats de Champagne, puis de l'Aisne en avril. Le 16 avril, le régiment commandé par le Lieutenant-Colonel Rollet doit passer à l'assaut, à la tête du 1^{er} bataillon. Il doit s'emparer de la butte de Sapigneul le long du canal de la Loivre. À 5h30, le bataillon s'élance, bientôt suivi du reste du régiment. Mais les Allemands effectuent un violent et dense tir d'artillerie de barrage, tandis que des mitrailleuses prennent de flancs les hommes. Le Lieutenant-colonel Rollet, pistolet à la main, entraîne ses hommes dans la tranchée allemande de première ligne. La tranchée allemande tombe et est dépassée par le 1^{er} bataillon. Étienne Drujon et ses camarades poursuivent en direction des secondes tranchées. Une forte contre-attaque allemande entraîne la confusion. Il est 6h30. Les soldats du 150^{ème} RI mettent la baïonnette au canon.	  Médaille Militaire remise à la famille à titre posthume.

Le commandant du 1^{er} bataillon vient d'être tué, un capitaine le remplace. Il est également tué peu de temps après, mais la contre-attaque allemande est enrayée. La situation reste imprécise. Le Lieutenant-colonel Rollet, secondé par le capitaine de Roucy, réorganise les positions conquises. Il est 8h. La plupart des officiers ont été tués. Contre les tirs de mitrailleuses, des barrages sont constitués avec les corps des soldats morts. L'artillerie lourde allemande donne de toute part. 8h15, message du Lieutenant-colonel Rollet : « *Situation très difficile... Beaucoup d'officiers tués.* » 8h25 : « *Les hommes pressés de tous les côtés commencent à se replier. Je tiens difficilement.* » Les liaisons sont coupées. De 14h à 17h, les tirs de l'artillerie ennemie se font encore plus denses. Une accalmie permet au capitaine de Roucy de reprendre le contact avec le commandant du régiment. Au 2^{ème} bataillon, un adjudant a pris la place de l'officier supérieur tué. À 18h30, un tir intense de préparation allemand s'abat sur le 150^{ème} RI. Des attaques allemandes viennent de tous côtés. Les hommes se battent pour maintenir le terrain conquis. Mais vers 20h, la position n'est plus tenable. Le régiment se replie sur ses positions de départ, laissant de nombreux morts derrière eux.

Étienne Drujon est porté disparu au Mont Sapigneul le 16 avril 1917. Son corps ne sera jamais retrouvé.

Son nom est inscrit au monument aux morts de Clairoux.

DRUJON Léonard

Né le 1^{er} septembre 1898 à Choisy-au-Bac, il est le frère d'Étienne et ouvrier à Clairoux.

Par anticipation de l'appel, il est incorporé le 3 mai 1917 et rejoint le 18 décembre le 71^{ème} Régiment d'Infanterie.

Il participe avec ce régiment aux combats de la Woëvre et de Verdun, notamment la fameuse tranchée de Calonne et la côte du Poivre fin 17.

Il passe le 14 août 1918 au 28^{ème} RI et rejoint ce régiment qui est en plein combat dans le secteur de l'Oise depuis la tentative de percée de l'armée allemande. Il est de nouveau engagé dans les derniers combats de la bataille du Matz dès le 14 août à Tilloloy et Conchy-les-Pots, jusqu'à ce qu'il soit relevé dans la nuit du 18 au 19 par un régiment de Chasseurs. Il embarque en train le 6 septembre à Crèvecœur pour une autre destination : Saint-Simon et Clastres dans l'Avesnois. Dès le 10, son régiment attaque dans ce secteur. Des corps-à-corps s'engagent dans le bois de la côte 109. Puis vers 15h, l'ennemi contre-attaque violemment. Mais au prix de 30 tués et 132 blessés, l'attaque est repoussée. C'est une victoire ! Le 27 septembre, il attaque de nouveau Urvillers. Dans les mêmes conditions, il affronte les mitrailleuses ennemies, puis finit au corps-à-corps. Le 30, la partie est gagnée au prix de lourdes pertes. Le 2 octobre 1918, il s'agit cette fois d'enfoncer la ligne de défense allemande dite « Ligne Hindenburg ». Le régiment est également éprouvé. Mais c'est de nouveau un succès dans ce secteur de l'Aisne. Le 1^{er} novembre, il reçoit l'ordre de se porter dans le secteur de Guise. Le régiment se met en route par étapes et c'est à Macquigny qu'il apprend la signature de l'Armistice le 11 novembre 1918.

Il est mis en congé d'Armistice le 23 octobre 1920 et se retire à Clairoux, puis à Longueil-Annel où il décèdera en 1925.

DRUJON Robert

Né le 9 octobre 1896 à Chambly, il est le frère d'Étienne. Il est charretier à Clairoux.

Par anticipation d'appel, il est incorporé le 11 avril 1915 au 67^{ème} Régiment d'Infanterie.

Il est engagé aux combats de Souain en Champagne dès le mois de septembre 1915 où son régiment est maintenu jusqu'en mars de l'année suivante.

Le 22 mars 1916, il passe au 150^{ème} RI. Avec ce nouveau régiment, il est engagé dans la bataille de Verdun et notamment au Mort-Homme. Puis dans le secteur de Saint-Mihiel.

Il passe au 35^{ème} RI le 28 septembre 1916 où il retrouve le front de Champagne.



En 1917, il est engagé dans l'offensive du Chemin des Dames. Le 15 avril, à 19h, le régiment se porte sur la ligne de front par les tranchées de Vauxchamps. Pour accéder aux différentes tranchées, les boyaux sont particulièrement encombrés d'hommes blessés, croisant ceux qui les relèvent. Le 16 avril à 5h30, il est sur la ligne. L'heure « H » de l'attaque est fixée à 6h. Sifflets. Officiers en tête, les bataillons s'élancent. La tranchée de la Faucheuse est prise. Puis la tranchée de Gorizia tombe. Pas de pertes. Quelques dizaines d'Allemands se rendent. La tranchée de Blume tombe à son tour et une centaine de prisonniers sont capturés. Le 3^{ème} bataillon, auquel appartient Robert, se porte à 7h15 sur Berméricourt. À 8h45, tous les objectifs sont atteints avec un minimum de pertes. Mais vers 16h, des infiltrations allemandes sont aperçues, passant de trous en trous d'obus. Ils donnent l'assaut. À 17h30, le 35^{ème} RI organise la défense. À 18h, il est à court de munitions. Il doit se replier sur la tranchée de Berméricourt. Les pertes sont nombreuses. Trois officiers tués, treize officiers blessés et un disparu. Le total des pertes est de 59 tués, 458 blessés et 209 disparus. Robert Drujon, blessé, est transporté à l'hôpital d'étapes H.O.E. de Bouleux. Le 17 avril 1917, il décède de ses blessures. En juin 1917, des mutineries éclatent dans ce régiment. Le 1^{er} bataillon annonce qu'il ne partira pas à l'attaque. Son nom figure au monument aux morts de Clairoux.	 Médaille Militaire remise à la famille à titre posthume.
DUBARLE Ernest Victor Il est né le 23 janvier 1883 à Nanteuil. Il est orphelin et s'installe à Clairoux en 1909 alors qu'il est employé aux chemins de fer du Nord. S'agissant d'une « Affectation de Guerre », il est maintenu dans son service, mais il est tenu au port de l'uniforme et au respect des règlements militaires. Il est mis en congé d'Armistice le 20 mars 1919. Il meurt en service l'année suivante.	
DUFOUR Camille Né à Margny-les-Compiègne le 23 janvier 1899. Il est installé à Clairoux depuis 1911 et exerce avec son père le métier de cultivateur. Avec l'avancement de l'appel, il est incorporé le 21 avril 1918 au 109^{ème} Régiment d'Artillerie Lourde. Il est libéré des obligations militaires le 15 avril 1921.	
DUGROSPREZ Edmond Paul, Né le 16 novembre 1884 à Béthisy-Saint-Pierre, orphelin, il est boulanger à Clairoux depuis 1909. Il est affecté à la 6^{ème} Section des Commis Ouvriers des Armées (COA, relevant de l'Intendance militaire) le 3 août 1914 dans les boulangeries de campagne. Mais le 21 octobre 1916, il passe au 146^{ème} Régiment d'Infanterie. Il y reçoit une formation au dépôt, puis il passe au 68^{ème} Régiment d'Infanterie le 26 février 1917 et participe aux combats du Chemin des Dames, à la défense du secteur de Badonviller en Lorraine. Enfin, en 1918, il est engagé dans la Somme, puis dans le secteur de Soissons en septembre. Il est mis en congé d'Armistice le 10 mars 1919. En 1924, il devient patron boulanger à Morienvil.	
DUPONT Henri François Ghislain Il est né le 21 mars 1885 à Clairoux. Fils d'Henri Jules et de Marie Merchez originaires de Sempigny. Il est charpentier à bateaux à Clairoux. Il est rappelé le 2 août 1914 au 155^{ème} Régiment d'Infanterie de Châlons-Commercy. Il participe aux combats de Meuse à Joppécourt et d'Etain en août 1914 et à la bataille de la Woëvre en fin d'année. Il est engagé dans la bataille de l'Argonne de janvier à juillet 1915 et de Champagne durant le deuxième semestre.	

C'est au début de la bataille de Verdun qu'il est blessé le 4 mars 1916 au Mort-Homme par un éclat d'obus au thorax. Il passe d'hôpitaux en hôpitaux avant de rentrer au dépôt le 24 mai 1916. En raison de son état de santé, il est réaffecté aux voies navigables le 15 avril 1917. Généralement, les hommes ayant souffert de blessures sérieuses avec séquelles sont réaffectés dans les services auxiliaires ; les voies navigables servent à la logistique militaire. Il est mis en congé d'Armistice le 22 mars 1919.	
DUPONT Julien Désiré Né le 4 février 1883 à Clairoix. Il est le frère d'Henri. Il est monteur-ajusteur à Choisy-le-Roy au déclenchement du conflit. Il est rappelé à Paris le 6 août 1914 au 23^{ème} Régiment d'Infanterie Coloniale (23^{ème} RIC), 10^{ème} Compagnie. Il participe aux premiers combats en Belgique à Neufchâteau. Puis il est engagé dans la contre-offensive de la bataille de la Marne. En Champagne, il se bat aux environs de la ferme de Massiges, lieu qui sera disputé pendant tout le conflit. Il y est blessé le 5 février 1915. Transporté à l'ambulance la plus proche, il est soigné à l'Hôpital de Chalons sur Marne, il réintègre son unité le 1^{er} mars 1915, toujours engagée dans ce secteur. Il est de nouveau blessé le 15 mai à Massiges et est soigné à l'hôpital de Vitry, puis à celui de Brienne le Château. Entre-temps son unité a changé de front et se bat dans l'Aisne, puis en Artois. En septembre, le 23^{ème} RIC repasse sur le secteur de Massiges, dit « La Main de Massiges » dont la forme du terrain représente les cinq doigts d'une main. Il est blessé une troisième fois le 29 septembre, il ne rentre au dépôt du régiment que le 24 octobre 1915. L'année 1916 est marquée par la bataille de la Somme. Le régiment est engagé de juillet à septembre dans des secteurs meurtriers. La guerre passe au stade industriel, où, cette fois, l'artillerie guide l'action de l'infanterie. Il est cité à l'ordre du régiment le 7 février 1916 : « Au combat du 6 février 1916, a montré beaucoup de courage et de dévouement. Est revenu au combat bien que blessé. À la fin de la journée, étant lui-même très éprouvé, a néanmoins aidé à transporter à l'ambulance son commandant de compagnie grièvement blessé. » Il est cité à l'ordre de la Division le 25 août 1916 : « Bien que blessé avant l'attaque par un éclat d'obus, a parfaitement assuré son service d'agent de liaison au cours du combat du 20 juillet 1916, faisant constamment preuve de courage et d'énergie. » Puis à l'été 1916, il est engagé dans la Marne et en décembre dans l'Oise. Disposant d'une qualification civile spéciale, le commandement le retire du front. Le 27 janvier 1917, il est détaché au dépôt des métallurgistes à Paris. Il est ouvrier, mais sous statut militaire et reste tenu au règlement. Puis il sera réaffecté à Marseille à la Maison Schneider pour la fabrication d'engins militaires. Il est mis en congé d'Armistice le 11 mars 1919. Il reçoit la médaille militaire le 17 octobre 1921.	 5 blessures au combat
DURANT Eugène Né à Saint-Amant dans le Nord le 12 janvier 1879, il est voyageur de commerce. Il s'installe à Clairoix en 1911 après avoir vécu depuis 1903 à Choisy-au-Bac et retourne à Saint-Amant en 1913. Il est rappelé le 4 août 1914 au 3^{ème} Régiment d'Infanterie territoriale de Cambrai. Il participe à la défense de Maubeuge. D'abord signalé disparu le 20 août 1914, il est fait prisonnier et parvient à s'évader le 21 septembre 1914 par la Belgique. Le 10 octobre, il est dirigé vers le dépôt du régiment installé à Tulle dans le sud de la France. Nommé caporal, il rejoint le 326^{ème} RI le 30 novembre 1915 et est engagé dans les combats de l'Artois. D'avril à juin 1916, il participe à la bataille de Verdun. En raison des pertes importantes, le régiment est dissout et le 21 juin 1916, il passe au 300^{ème} RI et de trouve de nouveau engagé dans les combats de Champagne,	

puis en Alsace. Il est affecté à la 6^{ème} compagnie de mitrailleuses. À la suite des violents combats des 19 et 20 mars, il est cité à l'ordre du régiment le 25 mars 1917 : « <i>Très bon gradé, fait constamment preuve d'un très grand courage. Étant en pays envahi, s'est évadé par la Belgique pour se présenter au recrutement.</i> » Mais au cours du mois d'avril 1917, le 300^{ème} RI est traversé par un courant de révolte. Deux commandants sont mutés, des caporaux cassés de leur grade. Eugène Durant, qui était en permission, regagne au plus mauvais moment le régiment avec 9 jours de retard ; ce qui lui vaut, le 9 juin 1917, d'être cassé de son grade de caporal et remis soldat de 2^{ème} classe. Le régiment est envoyé dans le secteur de Mourmelon. À peine installé, il subit une attaque allemande le 21 juin. Durant l'été son régiment passe un mauvais cap. Mutations, cassations de grade et nouvelles nominations sont tentées pour redresser la discipline, tandis que les combats et les coups de main continuent. Mais dans l'ensemble, malgré le moral en baisse, le régiment fait du bon travail. Le régiment est dirigé sur un autre front... la sinistre tranchée de Cumières. Le 300^{ème} RI est dissout, et, avec 450 de ses camarades, il est dirigé vers le 21^{ème} Régiment d'Infanterie Coloniale (21^{ème} RIC) le 17 novembre 1917. Le 20 avril 1918, il est versé au dépôt du régiment à Fréjus, et affecté à la formation des nouvelles recrues, et ce, jusqu'à la fin du conflit. Il est mis en congé d'Armistice le 26 février 1919 et s'installe définitivement à Paris.	
DUTILLOY Charles Né le 19 septembre 1896 à Clairoux, fils d'Eugène et de Lucia Lefèvre domiciliés à Clairoux. Il est maçon dans l'entreprise de son père. Il est incorporé le 11 avril 1915 au 67^{ème} Régiment d'Infanterie et passe au 101^{ème} Régiment d'Infanterie le 1^{er} décembre 1915. Il participe aux combats du Mont Têtu et y est blessé, Il est évacué le 23 mars 1916 et ne rentrera que le 19 avril 1917. Il est engagé dans la bataille de la Somme en janvier et février 1917 et passe soldat de 1^{ère} Classe le 5 mars. Il est cité à l'ordre de la 124^{ème} Division d'Infanterie n°4 le 12 juin 1917 : « <i>Très bon soldat volontaire pour les missions périlleuses. Le 27 janvier 1917, a vaillamment pris part à une contre-attaque qui a permis de reprendre une partie de la tranchée perdue</i> ». Il reçoit la Croix de guerre avec étoile d'argent. Puis, il participe aux combats de la Woëvre et de la Marne. En 1918, il combat en Champagne, et, est de nouveau blessé au doigt par un éclat d'obus le 11 juillet 1918. Il est évacué le 5 juillet et ne rentre que le 28 septembre 1918. Il termine la guerre dans la région de Tahure où il est de nouveau évacué pour maladie. Il est mis en congé d'Armistice le 1^{er} septembre 1919.	 
DUTILLOY Claude Frère de Charles, il est né le 7 juin 1882 à Clairoux et est ouvrier à la briqueterie Bouraine. Compte tenu d'un œil pratiquement mort, il est exempté de service militaire. Son exemption est confirmée par la commission de réforme de décembre 1914. Il est cependant affecté dans les services auxiliaires à Montargis comme garde des voies de communications (82^{ème} Régiment d'infanterie). Il est mis en congé d'Armistice le 27 février 1919.	
DUTILLOY Émile Il est né le 20 mai 1889 à Clairoux. Il est le deuxième frère de Charles et est briquetier chez Bouraine. À la mobilisation, il est affecté à la 5^{ème} Section de la Compagnie des Chemins de Fer du Nord. Il est sous l'uniforme et relève du règlement et de la discipline militaires. Il est mis en congé d'Armistice le 31 juillet 1919.	

préparation de l'offensive en Lorraine. Après quelques escarmouches, la guerre à l'ouest est finie. Le 12 mars 1919, il embarque à Marseille pour les Balkans et, le 1 ^{er} juillet, est affecté au 4 ^{ème} Régiment de Zouaves et sert dans un escadron du Train des Équipages (convoyage de matériel). Le 15 mars 1920, il est de retour. La guerre est finie. Il est libéré le 30 mai 1920.	
---	--

Fin 1914, premier bilan de la guerre, premiers morts de Clairoix

Comme nous l'avons vu plus haut, la mobilisation est une réussite incontestable. Le faible taux d'insoumission (1 %) surprend tout le monde, jusqu'aux bureaux de recrutement eux-mêmes, qui l'estimaient à environ 10 %. Durant le temps de paix, à l'issue du service militaire, les deux rappels de réservistes pour des exercices ont permis de forger un outil efficace, une pyramide des grades et l'indispensable cohésion. Le 3 août 1914, chacun rejoint son poste comme à la manœuvre. Le combattant aux armées, et l'affecté spécial à son poste spécial, car la mobilisation n'est pas que l'homme armé d'un fusil, mais concerne aussi des ouvriers de l'armement, des conducteurs de trains militaires, des postiers pour faire suivre depuis les SP (secteurs postaux) le courrier aux familles, le filtrer, le censurer le cas échéant pour éviter les indiscretions si celui-ci tombait entre les mains de l'ennemi après une attaque. Le meunier, comme on l'a vu à Clairoix, ne bouge pas pour que les récoltes soient exploitées.

Tout fonctionne. Tout fonctionne, excepté que la guerre de mouvement ne se passe pas comme prévue. Très vite les pertes s'accumulent, c'est le repli.

Alors pourquoi ce recul ? Comment expliquer la présence des Allemands si près de Paris ?

Avec la loi des trois ans, la mobilisation a certes permis de ne pas voir le pays envahi complètement. Mais la France, avec ses 3 700 000 d'hommes, affronte une Allemagne à plus de 4 000 000 d'hommes. Ce qui fait la réelle différence est la puissance de l'artillerie lourde allemande. Elle s'abat sur les poilus. Avec le canon de campagne de 75, au tir autant rapide qu'efficace, l'artillerie française fait des exploits. Mais la puissance de feu des gros calibres allemands désorganise et déstabilise les lignes françaises, sur les premières lignes comme en profondeur. Le commandant français en tire rapidement les leçons, et, à partir de 1915, fait fabriquer plus de pièces d'artillerie lourde, en conçoit de nouvelles, et multiplie, avec les nouveaux conscrits, les régiments d'artillerie lourde (R.A.L.).

Il est temps maintenant pour le comte de Comminges de tracer un premier bilan de la fin 1914 dans sa commune. Il faut attendre la réorganisation de la vie locale à Clairoix à la mi-septembre pour se faire une idée de l'hécatombe de l'été 1914.

Le premier à décéder, fin août, est le Sous-lieutenant Sibien. Architecte à Paris, promis à un bel avenir, tout comme son père. Le mois de septembre est marqué par la mort ou la disparition (présumé mort) du cultivateur Paul Déchasse, du jeune cavalier Raymond Ply, du menuisier Henri Maupin.

On imagine que le maire, mais l'homme avant tout, se déplace auprès de chaque famille touchée par le deuil. Après le soutien moral qu'il partage avec le curé Malherbe, il doit pouvoir offrir le soutien social aux parents, aux veuves, aux orphelins.

La fin de l'année apporte également son lot de nouvelles souffrances : Alcide Devillers est tué en octobre ; Victor Saluaux et Louis Petit en décembre.

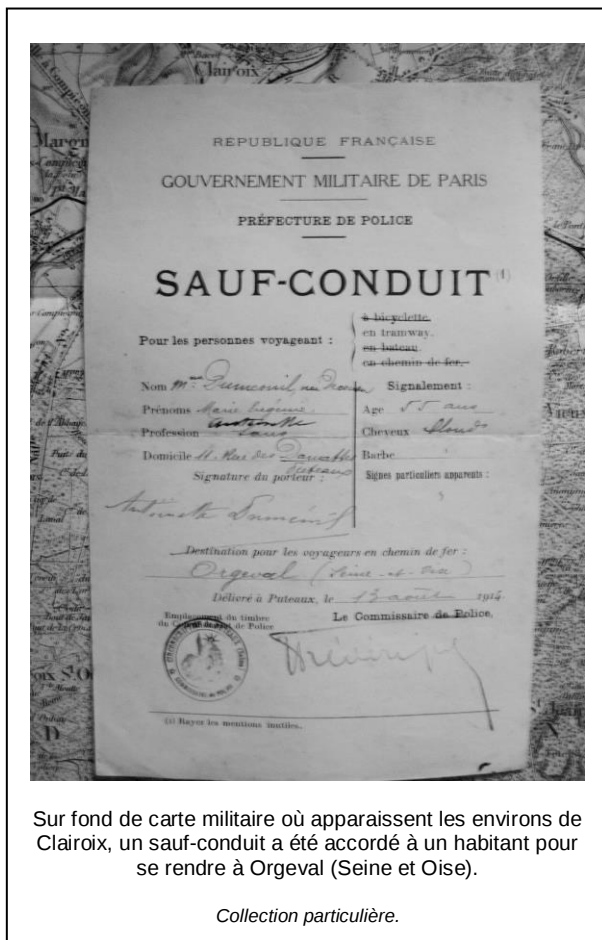
La contre-offensive de la Marne est un succès incontestable autant qu'inespéré, mais le front se stabilise déjà dans certains secteurs, comme à six kilomètres au nord de Clairoix.

La guerre, qui devait être finie pour Noël, continue.

Mais une étrange affaire d'espionnage à Clairoix, du moins supposée, va animer la fin de l'année 1914 : **le dossier Scholler**.

L'affaire Scholler

Tout commence par une lettre écrite par l'inspecteur Brossier le 31 octobre 1914.



Pour bien comprendre ce qui va suivre, avec la proclamation de l'état de siège, le territoire national est divisé en deux zones : l'intérieur et les armées. Dans cette dernière, « *nul ne peut se déplacer à pied, à cheval, en bicyclette et en voiture sans un sauf-conduit* ». En outre, pour passer d'une zone à l'autre, une autorisation spéciale est nécessaire pour franchir, en chemin de fer ou en véhicule automobile, une ligne dite « *ligne de démarcation* ». Notamment, pour approcher du front, tout déplacement est interdit de nuit. En cloisonnant ainsi le front, le commandement dit lutter avant tout contre l'espionnage, argument plausible, puisque des espions circulant effectivement sur le front en tenue militaire française sont régulièrement arrêtés¹. Placée au plus près du front et mêlant civils et militaires au repos, cette partie de zone de l'armée est appelée par la gendarmerie : la *zone dangereuse*. Venus en renfort, des inspecteurs de police sont mis à la disposition de la gendarmerie pour observer les villages de cette zone.

Ainsi, notre inspecteur de police « mobile » Brossier s'adresse au capitaine de gendarmerie Paquet en place au deuxième bureau du 13^{ème} Corps d'armée installé à

Compiègne. Il dresse ses conclusions à la suite d'une inspection dans les communes de la rive droite de l'Oise.

Pour Clairoix, il note : « *11 familles émigrés de l'Oise et un alsacien, M. Choller (sic), très âgé, sur le compte duquel je n'ai pas pu obtenir un renseignement précis.* » Rappelons que l'Alsace et la Lorraine, depuis 1871, appartenaient au Reich allemand. Donc les citoyens masculins alsaciens ou lorrains, ayant servi sous l'uniforme allemand, pouvaient a priori être considérés comme des éléments suspects.

Une longue enquête commence...

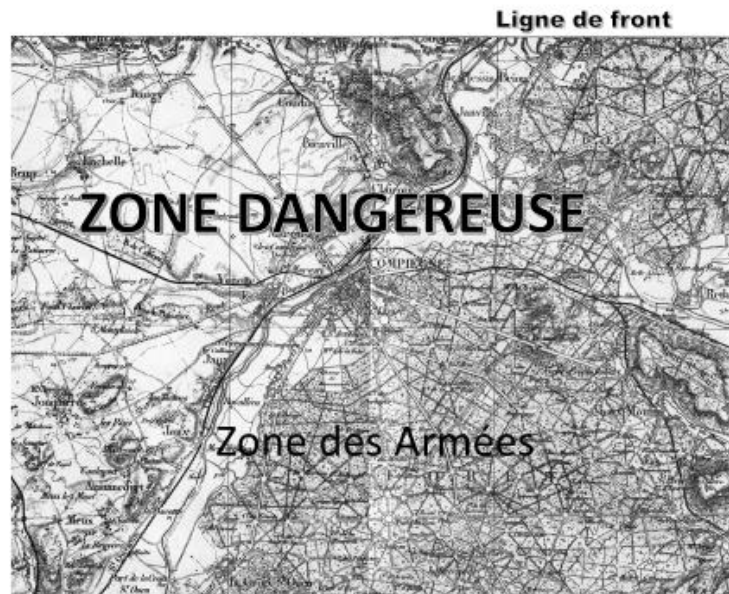
En parallèle, dans le secteur du 38^{ème} Régiment d'Infanterie situé au nord de Compiègne et sur la rive droite de l'Oise, le commandant Gerber signale fin décembre 1914 l'émission de signaux lumineux depuis les contreforts du mont Ganelon dans la direction de Rémy.

L'affaire Scholler serait-elle liée à cette affaire de signaux lumineux ?

C'est ce que nous tenterons d'élucider dans le prochain numéro de *Clairoix et ses combattants*, axé sur la période de janvier à juin 1915.

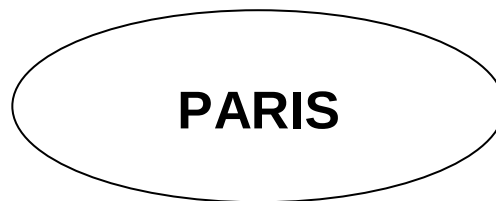
¹ *La Grande Guerre des gendarmes*, p 354.

LE DECOUPAGE DES ZONES



Ligne de démarcation -----

ZONE DE L'INTÉRIEUR



ZONE DE L'INTÉRIEUR

Sur ce fond de carte d'état-major d'époque, la ligne de front se stabilise en décembre 1914 sur un secteur situé à 6 kilomètres au nord de Clairoix.

Compiègne et ses environs sont placés dans la zone des armées, c'est-à-dire presque exclusivement contrôlée par les armées. Le prix des denrées alimentaires et les déplacements sont sous contrôle de l'autorité militaire. Un commandant d'étape par commune, en relation avec le maire, procède aux réquisitions de logements pour la troupe, pour l'établissement de Postes de commandement, de centraux télégraphiques, d'hôpitaux provisoires... Certains militaires vivent chez l'habitant.

Au sein de cette zone des armées, s'étend depuis les lignes de front une zone grise, mal définie, mouvante, dite « Zone Dangereuse ». Cette zone fait l'objet de toutes les surveillances.

Une ligne de démarcation passe à la frontière sud du département de l'Oise et la sépare la grande ceinture parisienne ; en dessous, c'est « l'Intérieur ».

Paris tient une place à part : la capitale devient un camp retranché dès le 3 août 1914 sur décision du Général Gallieni, Gouverneur Militaire de Paris.

1914-1918 : Clairoix (Oise) et ses combattants (A à D)

Dans le cadre du centenaire de la Grande Guerre, une série de 5 ou 6 fascicules sera éditée entre 2015 et 2018. Elle aura pour vocation de rendre hommage à tous les combattants de Clairoix, en présentant ceux-ci par ordre alphabétique. Cette première partie présente les hommes dont les noms commencent par les lettres A, B, C et D.

Mais ces parcours individuels ne sauraient s'accompagner de l'histoire de Clairoix et de ses habitants.

La brochure éditée en 2014, intitulée « La guerre de 1914-1918 à Clairoix (Oise) » présentait, sans s'attarder sur les détails, l'histoire de ce village durant la Grande Guerre.

Cette nouvelle brochure, plus exhaustive, entre dans le vif du quotidien et au cœur des intrigues d'un village placé dans la « Zone Dangereuse ». Ce premier numéro est consacré à la période d'août à décembre 1914. Chaque publication concernera une période particulière du conflit.

Un personnage central, le maire (et comte) de Comminges, est confronté aux bouleversements qu'entraînent la présence de troupes militaires, allemandes, puis françaises, et les réquisitions permanentes qui les accompagnent dans la commune dont il a la responsabilité. Il va tenter de résoudre chaque problème, un à un, et à chaque fois, en exécutant un véritable exercice de diplomatie.

Henri LESOIN, ancien militaire, membre actif de l'association « Art, Histoire et Patrimoine de Clairoix », s'appuie sur des archives militaires, pour certaines inédites depuis la fin du 1^{er} conflit mondial.

Contact : lesoinh@hotmail.com